

Soixante dix huit ans après le début de l'occupation américaine de 1915, soixante dix ans après la publication des **SIMULACRES** de Fernand Hibbert, le lecteur a l'impression troublante, désagréable, douloureuse que le temps s'est figé, que notre histoire piétine, que notre tempérament belliqueux, notre caractère intolérant, tous nos côtés négatifs n'ont pas régressé, mais bourgeonnent sans réserves.

Les chefs Cacôs se sont mués en chefs de partis politiques. Des hommes honnêtes, qu'on dit crédibles et patriotes, appellent de tous leurs vœux, publiquement, l'intervention étrangère dans nos affaires internes.

Pas plus qu'au début du siècle, l'étranger ne nous prend au sérieux. Les termes de références OEA/ONU pour régler le conflit haïtien de l'après 7 février 1986, rappelle étrangement, la fameuse convention de 1915 soumis à Zamor, Théodore et Sam, finalement imposée à Dartiguenave et ratifiée par son gouvernement.

Aujourd'hui comme hier, c'est la défense sectaire des droits de l'homme, des êtres humains qu'on brûle, des édifices qu'on incendie et une occupation étrangère, caraïbeenne et latino-américaine qui trépigne de joie à l'idée de venir apporter des éléments de civilisation à de grands frères trop turbulents.

Fernand Hibbert est actuel. Il faut lire ou relire **LES SIMULACRES**

ISBN: 978-99935-8-001-0



9 789993 580010

FERNAND HIBBERT

LES SIMULACRES

Éditions Dardis

FERNAND HIBBERT



LES SIMULACRES

L'aventure de M. Hellenus Canton

nouveaux classiques haïtiens
collection fondée et dirigée depuis 1973
par Dieudonné FARDIN

fernand hibbert

les simulacres

l'aventure de M. hellenus caton

**roman
1923**

avec
une notice biographique
une notice historique
et littéraire
des jugements
et des sujets de devoirs

par
dieudonné fardin
critique littéraire



- 1894 Retour en Haïti. Il est nommé Comptable au Département des Finances.
- 1896 Il se maria à Marie Pescayes, jeune fille d'une grande beauté, très instruite et d'une éducation raffinée qu'il avait rencontrée à Paris. Quatre enfants naissent de leur union. Deux nous intéressent particulièrement. Nicole Hibbert qui épousa le célèbre romancier Jacques Roumain et Lucien Hibbert, docteur es-sciences mathématiques de Paris, l'une des parures de notre société. Il fut Recteur de l'Université d'Haïti dont il contribua à jeter les bases. Doyen de la Faculté des Sciences.
- 1901 Fernand Hibbert fit ses débuts dans la littérature avec des articles historiques: "Une mulâtre, fille de Louis XIV (1901). Un nègre à la Cour de Louis XIII (1901). Il fait du journalisme. Publié dans "Le Soir" de Justin Lhérisson en feuilleton, les premiers chapitres de son roman "Séna".
- 1904 Hibbert est nommé professeur d'Histoire (1904) puis professeur de langue et de littérature françaises (1907) au Lycée Alexandre Pétion.
- 1905 Début de sa carrière de romancier avec "Séna". Il est le plus productif des romanciers de la Ronde avec "Séna" (1905), "Les Thazar" (1907), "Romulus" (1908), "Masques et Visages" (1910), "Les Simulacres" (1923); "Le manuscrit de mon ami" (1923). Il a également écrit et fait jouer plusieurs pièces de théâtre dont 3, ont été en 1988, réunies en volume par les Éditions Deschamps: "Une Affaire d'Honneur", "La Réclamation Hopton", "Le Caïman".
- 1912 Fernand Hibbert commence une carrière diplomatique et politique. Il est nommé Chef de Division au Département des Relations Extérieures (1912); Ministre d'Haïti à la Havane (Cuba) (1916-1920).
- 1921 Il est Secrétaire d'Etat de l'Instruction Publique. C'est sous son Ministère que fut rendue obligatoire l'épreuve de l'Histoire d'Haïti aux examens officiels du Bacc.

- 1923 A sa sortie du Ministère, il rentra dans la vie privée. La mort de son épouse survenue à Paris en 1920, et celle de son fils Lucien acheva de le briser. Il mit volontairement fin à sa carrière d'écrivain et d'Homme public.
- 1928 Il meurt, vaincu par le chagrin, presque dans la gêne, le 25 décembre 1928.



CE QUI SE PASSAIT EN HAÏTI ENTRE 1914 ET 1923

28 Juillet 1915

C'est la fin du régime des baïonnettes (1804-1915), c'est-à-dire l'époque où en Haïti, un commandant d'arrondissement pouvait lever une armée de mercenaires, marcher sur Port-au-Prince, renverser le Gouvernement établi et se faire proclamer Président d'Haïti.

Le 28 Juillet, des troupes de l'infanterie de Marine des Etats-Unis d'Amérique, débarquèrent du croiseur Washington, à Bicoton, banlieu sud de Port-au-Prince, sous prétexte de venir rétablir l'ordre et protéger les ressortissants étrangers.

C'était le début de l'Occupation Américaine qui durera 19 ans (1915-1934).

POURQUOI CETTE OCCUPATION?

Ses antécédents? Ses causes réelles et ses prétextes? Ses conséquences politiques, économiques et culturelles. Autant d'interrogations qu'il faut cerner, si le lecteur veut comprendre les dits et les non dits du roman "Les Simulacres" de Fernand Hibbert que nous nous proposons d'étudier.

D'ABORD LES PRÉTEXTES

Pour justifier l'occupation, les prétextes étaient à portée de la main: nos turbulences politiques. Un peuple d'anciens esclaves né à la liberté, au cours d'une guerre unique dans l'histoire de l'humanité et qui, après un siècle d'existence confondait généreusement liberté et licence, démocratie et démagogie, patrimoine collectif et patrimoine familial; bref, un peuple qui n'a jamais cessé de vivre de Simulacres c'est-à-dire de faux-semblants.

De Août 1911 à Août 1915, six chefs d'état se succédèrent au pouvoir: une moyenne de mandant de 8 mois. Les quatre derniers: Michel Oreste (9 mois), Oreste Zamor (9 mois), Davilmar Théodore (4 mois), Vilbrun Guillaume Sam (5 mois) battent tous les records négatifs de durée.

Le 27 juillet des troupes révolutionnaires attaquent le Palais National. Le Commandant Militaire de Port-au-Prince, le Général Oscar Etienne, exécutant, dit-il, la consigne du Président V. G. Sam, massacre tous les prisonniers politiques enfermés dans les cachots du Pénitencier National. Les parents des victimes aidés de la populace tue le général Oscar et

met le feu à son cadavre. Le lendemain, après les funérailles des victimes du Pénitencier, la foule se dirige vers le Consulat Français, en tire le Président Sam qui s'y était réfugié, le tire, le mutilé, et traîne son cadavre dans les rues de Port-au-Prince.

Sous le prétexte de rétablir l'ordre, les marines, dans l'après-midi du 28 juillet débarquent à Port-au-Prince et occupent sans résistance (sauf à l'arsenal où le petit Soldat Pierre Sully trouve la mort) les principaux postes militaires.

C'était la fin et le commencement d'un nouveau chapitre de l'Histoire mouvementée d'Haïti.

LES CAUSES RÉELLES

Les causes réelles de cette occupation sont financières et d'hégémonie. Au nom de la doctrine de Monroe, les Etats-Unis décidèrent de s'assurer par tous les moyens le contrôle financier et économique de toute l'Amérique au détriment des puissances européennes.

ANTÉCÉDANTS:

Février 1914

Le Secrétaire d'Etat Américain confirme que les Etats-Unis étaient disposés à prêter leur aide à Haïti pour la perception de ses recettes douanières. Le même mois l'Agent consulaire américain au Petit Goâve annonce aux autorités de la ville qu'il avait été chargé de surveiller la perception des recettes douanières. Vives protestations du Ministre des Affaires Etrangères d'Haïti, M. J. N. Léger.

14 Mars

Le Dr. Perl, Ministre Allemand, affiche les mêmes prétentions au cas où ce contrôle est accordé à une grande puissance.

2 Juillet

Sans être sollicité par les autorités haïtiennes, le projet de contrôle par les Etats-Unis est soumis pour ratification au Gouvernement de Oreste Zamor. Celui-ci le repousse. La Banque Nationale, responsable de la Trésorerie de l'Etat Haïtien, et qui est sous contrôle franco-américain, bloque tous les comptes de l'Etat Haïtien et accueille Zamor à démissionner.

CE QUI SE PASSAIT EN HAÏTI ENTRE 1914 ET 1923

28 Juillet 1915

C'est la fin du régime des baïonnettes (1804-1915), c'est-à-dire l'époque où en Haïti, un commandant d'arrondissement pouvait lever une armée de mercenaires, marcher sur Port-au-Prince, renverser le Gouvernement établi et se faire proclamer Président d'Haïti.

Le 28 Juillet, des troupes de l'infanterie de Marine des Etats-Unis d'Amérique, débarquèrent du croiseur Washington, à Bicoton, banlieu sud de Port-au-Prince, sous prétexte de venir rétablir l'ordre et protéger les ressortissants étrangers.

C'était le début de l'Occupation Américaine qui durera 19 ans (1915-1934).

POURQUOI CETTE OCCUPATION?

Ses antécédents? Ses causes réelles et ses prétextes? Ses conséquences politiques, économiques et culturelles. Autant d'interrogations qu'il faut cerner, si le lecteur veut comprendre les dits et les non dits du roman "Les Simulacres" de Fernand Hibbert que nous nous proposons d'étudier.

D'ABORD LES PRÉTEXTES

Pour justifier l'occupation, les prétextes étaient à portée de la main: nos turbulences politiques. Un peuple d'anciens esclaves né à la liberté, au cours d'une guerre unique dans l'histoire de l'humanité et qui, après un siècle d'existence confondait généreusement liberté et licence, démocratie et démagogie, patrimoine collectif et patrimoine familial; bref, un peuple qui n'a jamais cessé de vivre de Simulacres c'est-à-dire de faux-semblants.

De Août 1911 à Août 1915, six chefs d'état se succédèrent au pouvoir: une moyenne de mandant de 8 mois. Les quatre derniers: Michel Oreste (9 mois), Oreste Zamor (9 mois), Davilmar Théodore (4 mois), Vilbrun Guillaume Sam (5 mois) battent tous les records négatifs de durée.

Le 27 juillet des troupes révolutionnaires attaquent le Palais National. Le Commandant Militaire de Port-au-Prince, le Général Oscar Etienne, exécutant, dit-il, la consigne du Président V. G. Sam, massacre tous les prisonniers politiques enfermés dans les cachots du Pénitencier National. Les parents des victimes aidés de la populace tue le général Oscar et

met le feu à son cadavre. Le lendemain, après les funérailles des victimes du Pénitencier, la foule se dirige vers le Consulat Français, en tire le Président Sam qui s'y était réfugié, le tire, le mutilé, et traîne son cadavre dans les rues de Port-au-Prince.

Sous le prétexte de rétablir l'ordre, les marines, dans l'après-midi du 28 juillet débarquent à Port-au-Prince et occupent sans résistance (sauf à l'arsenal où le petit Soldat Pierre Sully trouve la mort) les principaux postes militaires.

C'était la fin et le commencement d'un nouveau chapitre de l'Histoire mouvementée d'Haïti.

LES CAUSES RÉELLES

Les causes réelles de cette occupation sont financières et d'hégémonie. Au nom de la doctrine de Monroe, les Etats-Unis décidèrent de s'assurer par tous les moyens le contrôle financier et économique de toute l'Amérique au détriment des puissances européennes.

ANTÉCÉDANTS:

Février 1914

Le Secrétaire d'Etat Américain confirme que les Etats-Unis étaient disposés à prêter leur aide à Haïti pour la perception de ses recettes douanières. Le même mois l'Agent consulaire américain au Petit Goâve annonce aux autorités de la ville qu'il avait été chargé de surveiller la perception des recettes douanières. Vives protestations du Ministre des Affaires Etrangères d'Haïti, M. J. N. Léger.

14 Mars

Le Dr. Perl, Ministre Allemand, affiche les mêmes prétentions au cas où ce contrôle est accordé à une grande puissance.

2 Juillet

Sans être sollicité par les autorités haïtiennes, le projet de contrôle par les Etats-Unis est soumis pour ratification au Gouvernement de Oreste Zamor. Celui-ci le repousse. La Banque Nationale, responsable de la Trésorerie de l'Etat Haïtien, et qui est sous contrôle franco-américain, bloque tous les comptes de l'Etat Haïtien et accueille Zamor à démissionner.

7 Novembre 1914

Les Cacos de Davilmar Théodore l'accompagnent triomphalement à Port-au-Prince. L'Assemblée Nationale l'élit Président de la République. Le Département d'Etat fait savoir à Théodore qu'il ne sera reconnu comme Président provisoire que s'il négocie et accepte la convention relative au contrôle des douanes. Théodore repousse tout contrôle d'une puissance étrangère sur l'Administration haïtienne.

Décembre 1914

Les marines débarquent de la canonnière "Machias" en rade de Port-au-Prince, enlèvent de la Banque Nationale de la République d'Haïti \$500,000 constituant la réserve de 10 millions de francs, prévue pour la réforme monétaire d'Haïti, malgré les protestations du Directeur français de la Banque et de celles de Louis Borno, Ministre des Relations Extérieures.

Fin Février 1915

En provenance du Nord, Vilbrun Guillaume Sam, à la tête d'une armée de 3,000 hommes attaque Port-au-Prince, renverse le Gouvernement de Théodore.

7 mars 1915

Vilbrun Guillaume Sam est élu Président d'Haïti par l'Assemblée Nationale. Il est reconnu par la France, l'Angleterre, l'Italie etc... Les Etats-Unis brandissent à nouveau le projet de la Convention pour le contrôle des douanes et l'ert son acceptation à la reconnaissance du nouveau pouvoir.

LES TERMES DE RÉFÉRENCE DE LA CONVENTION:

La Convention présentée par Fulier, Ministre américain, lui donnait le privilège de conseiller le Président Haïtien en toutes matières et ce dernier avait pour devoir de suivre ses recommandations qui pouvaient aller jusqu'à "exiger de l'honnêteté et de l'efficacité de la part des fonctionnaires haïtiens". La Convention autorisait les Etats-Unis à employer sa force armée pour protéger et défendre Haïti contre toute agression étrangère et pour aider le Gouvernement dans la répression de toute révolte ou révolution. Elle prohibait le bail du Môle Saint Nicolas à une autre puissance etc..."

Le Gouvernement de V. G. Sam soumis aux Etats-Unis un contre projet qui fut repoussé. On en était là quand se produisit, le 27 juillet 1915, l'attaque du Palais National et la tuerie du Préintendant National.

SIGNATURE DE LA CONVENTION**12 Août 1915**

L'Assemblée Nationale élit le Sénateur Sudre Dartiguenave, Président d'Haïti pour sept ans au terme de la Constitution de 1889.

La Convention des Etats-Unis, ressurgit. Elle est imposée par le Corps expéditionnaire d'occupation pour être ratifiée par les Chambres, malgré les protestations nationalistes et la démission de certains députés et sénateurs, notamment Neckar Lanoix de Port-de-Paix et Cabilche des Gonvalves. Elle est votée le 16 septembre par la Chambre des Députés, le 12 novembre par le Sénat haïtien et approuvée, en mai 1916, par le Sénat Américain.

Au terme de cette convention, les Etats-Unis contrôlent les finances, prennent la direction de la Gendarmerie d'Haïti, du Service d'hygiène et des Travaux publics pour dix ans. En 1917, un acte additionnel signé le 28 mars, prolonge l'occupation pour dix autres années.

L'OCCUPATION - Les Réactions

Parlant de cette époque, le Dr. J. C. Dorsainvil écrit: "L'anarchie permanente, généralisée, et, chaque jour agravée, avait, insensiblement, mené le pays, aux bords de l'un de ces abîmes d'où l'on ne revient qu'après s'être régénéré dans le deuil, la souffrance et les amères et salutaires réflexions".

L'Occupation causa un choc sur toutes les couches sociales. L'haïtien si fier de ses origines, de son histoire, des luttes pour son indépendance, n'était plus maître chez lui. Il avait un tutur.

EN FACE DE CETTE OCCUPATION, IL Y A EU:**a. Les Collaborationnistes**

Ils se groupent autour de Dartiguenave, de Louis Borno. Hommes politiques, rentiers, négociants à double nationalité, spéculateurs professionnels, étrangers venus faire fortune, tous ceux qui appelaient, par une occupation, le règne de l'ordre, de la paix et du progrès.

a. L'Opposition bourgeoise

Elle recrute, nous dit un autre Dorsainvil, Roger celui-là, de la bourgeoisie professionnelle, très élégante, la conseille d'être une opposition de civilisée. "Slogan: 'Les civilisés, c'est nous!'" Les temples mondiaux s'affirment résistants en maintenant les traditions "bien françaises" de *tenue et élégance*, en refusant leur carton à l'occupant. On plus était proclamée la résistance à la fonction publique..."

c. L'Opposition de la Classe Moyenne

Elle combat l'occupant, mais pense que c'était son heure de gravir les échelons en faisant valoir ses mérites. Elle se jette dans le marché de la fonction publique. Elle découvrira la morgue, l'inéptitude de l'Occupant souhaitée au préjudice de couvrir que le sudiste américain avait amené dans sa giberne. Elle ne tardera pas à déenchanter et initiera la résistance culturelle en se tournant vers la France, l'Afrique et notre folklore.

d. Et puis, enfin, la résistance paysanne

Avec les Cacos du Nord, du Plateau Central et les paysans de "Marchaterre". Ils se souviennent à la voix de Charlemagne Péralta. C'était la vraie résistance, l'authentique à l'enversisseur.

Mal la ville voulait en finir avec les Cacos, parce qu'elle avait peur de leur guerre et honte d'affronter la légende qu'écrivaient loin des villes, ces va-nu-pieds". La preuve "Les Simulacres" de Fernand Hibbert fait le tour de la question haïtienne de l'époque, mais ne mentionnent pas les Cacos, ces prolétaires sans lettres de faubourgs, occupés à défendre leur liberté, leur loipn de terre et qui ne lisaient pas les journaux. "Après 110 ans, cette communauté de nègres avait mérité d'être reprise en main par les "Blancs" pour causes de désordres, d'assassinats politiques renouvelés, de détresses financières..." (II. Dorsainvil).

Les Simulacres ou l'Affaire Hellenus Caton

C'est donc sur ce fond de drame national qu'est l'Occupation Américaine que Fernand Hibbert greffe une troublante histoire d'amour entre une femme mariée, jeune et distinguée (Céphise) et un bel aventurier cubain (Pablo Alcantara), pour dénoncer les simulacres, les mensonges et les faussetés de notre société, les vraies causes de la perte de notre indépendance.

LE RÉCIT

Hellenus Caton est un politicien du temps des balivernes que l'Occupation Américaine est venue contraindre dans son ascension. Sans formation, sans morale et boursé de prétentions, il a été quelque temps ministre et aspire à la présidence. Il déteste les américains, combat véritablement l'Occupation et se présente comme un patriote sans peur et sans reproche. Il s'étonne que son voisin et ami Brion qui a abandonné une charge inamovible en cassation pour entrer dans un Ministère où il n'a pu se maintenir par la faute des américaines, n'acharne et persiste à les détester.

H. Caton habite une jolie villa à Turgeau. Il est marié à Céphise une jeune femme "belle, coquette au visage, rieur et à l'air gracieux". Elle n'est pas heureuse. A 30 ans, elle avait des sens et à 58 ans, Hellenus malgré son aspect herculeen, n'avait d'Hercule que la prestance. Aussi, "ses sentiments pour son mari avait changé depuis un an: de conjugaux, ils étaient devenus filiaux".

C'est à cette époque, qu'un jeune aventurier cubain, Pablo Alcantara tombe amoureux d'elle. Il fait la connaissance de Caton chez Brion. Caton est un vieux politicien superstiteux. Pablo le devine et exploite les faiblesses de son rival. Il vante les merveilles accomplies par son maître, un riche espagnol du nom de Manes vivant à Cuba. Manes est un mystique. Sur des calculs basés sur l'observation des planètes, et notamment sur la lune, il peut faire des choses extraordinaires. Caton se laisse séduire d'autant qu'il a la certitude qu'il a au fond de son jardin un trésor enfoui et laissé là par un ancien colon du temps des guerres de l'indépendance.

Hellenus invite chez lui Pablo qui s'empresse de faire une cour assidue et enflammée à Céphise. L'attrait de la jeunesse pour la jeunesse fit le reste. "Le joli jeune homme qui la désirait si passionnément, elle aussi, elle le voulait".

Pablo donne la garantie à notre Hellenus qu'il peut, à partir de calculs basés sur la lune, déterminer l'endroit ou entreprendre des fouilles pour trouver le trésor.

Et ce fut le commencement d'une aventure amoureuse pour Pablo et Céphise, et rocambolesque pour Caton.

Selon les prescriptions de Pablo, durant 90 minutes Hellenus Caton, nu, tel un bronze antique au milieu des fleurs de son jardin compte combien de fois les nuages voilent la lune. Pendant ce temps, très au chaud, Pablo et Céphise se la coule douce dans le lit conjugal. Les expériences durèrent sept jours.

Comme on le devine, point de calcul sérieux, point de trésor. Entêté, ambitieux et voulant quand même le trésor, Caton confie cinq mille dollars à Pablo pour faire venir Manée de Cuba. Pablo empêche l'argent et plus amoureux que jamais serait parti pour Cuba avec Céphise, n'était l'intervention presque musclée de Brion.

Mis au courant de la supercherie de Pablo qui n'avait de Maje que le nom, Caton sombre dans une apathie générale. Céphise, sur la pente du vice, fait une cour assidue à Brion qui repousse ses avances et l'invite à plus de décorum.

Le livre se termine par une plaidoirie sur l'éducation seule capable de faire disparaître les simulacres de nos mœurs. Rôle décalé aux mères haïtiennes.

L'Aventure de Hellenus et des Autres

L'œuvre de Hibbert est sous titré "L'Aventure de Hellenus Caton". Est-ce pour mettre en vedette le héros du roman? A-t-il voulu souligner que les aventures naissent des Simulacres? Ou que les simulacres enfantent les aventures?

Aventure de Caton, primaire dénué du sens du ridicule, et qui aspire couronner par la présidence, une piètre carrière politique. Aventure d'un faible esprit qui s'en remet aux calculs enfantins des observateurs de la Junte pour trouver un trésor.

Aventure calculée, cynique de Pablo, coquin, rusé, roublard et aimant l'argent.

Aventure de Céphise, hier sage et soumise, qui brise son foyer parce qu'elle croit aimer. Déçue, elle congédie volontairement Pablo, et tente de séduire Brion. Une instabilité qui se manifeste au seuil du second âge critique.

Aventure d'un pays, sans boussole, livré à des fantôches, et à des escrocs.

Les simulacres de Caton et des autres

Cependant, "ce que Fernand Hibbert dénonce dans ce roman se sont les Simulacres de notre Société qui ont abouti à la perte de notre indépendance. L'histoire semble être tout autre. Pourtant, au fil des chapitres les interventions de Brion, de Saterne etc... permettent de bien situer la position de l'auteur qui tout en protestant contre l'occupation se l'explique avec lucidité". Simulacres du patriotisme, de l'honnêteté, de la démocratie, simulacres de l'amour, de la piété sont les plaies qui rongent la société haïtienne et que flagelle Hibbert.

Simulacres du Patriotisme

Caton est un opportuniste. Il est anti-américain. Il reproche à l'occupant le renvoi des chambres en 1916, d'entraver la liberté d'expression par le vote d'une loi anticonstitutionnelle. Il en veut à Brion de les prendre au sérieux. Mais du jour où Mme Russel, femme du Chef de l'occupation rend une visite de courtoisie à Céphise, des perspectives d'avenir garent dans le cœur de Caton. Il se transforme en américainisant. Quand il se rend compte que l'occupant ne pense pas à lui pour la présidence, il rentre à nouveau dans l'opposition. Son patriotisme n'est que de surface, rien que Simulacres.

On ne peut pas en dire autrement du patriotisme de Brion et de Delhi. Brion, avec lucidité, s'explique par exemple le renvoi de la chambre qui refuse d'adapter les institutions aux termes de la convention qu'elle a elle-même votée. Un petit jeu que connaît bien Bally de Blanchard, qui écrit : «*Il y a une trentaine de type, très roublards et très retors qui sont toujours prêts à opposer un autre projet à celui que vous présentez et vous démolissent un plan, en une seconde, par le changement d'un seul mot*».

Delhi est un patriote désintéressé, l'ami des américains. Il n'est pas leur chose. Il le leur fait comprendre. D'ailleurs il préfère «*un despotisme national avec ses misères, au gouvernement des étrangers...*»

Renaudin tire à boulet rouge sur l'ordre existant et rend le chef de l'Etat responsable de tout ce qui ne va pas. Le type du patriote intransigent, et pas méchant, ami sincère, époux fidèle.

Brion, pour faire fleurir le patriotisme propose la liberté de la presse, de la parole et l'éducation. Il croit qu'à «*ce régime d'exception qui nous est imposé et dont nous rougissons, sortira un régime politique qui sauvegardera notre dignité de peuple*».

Simulacres de l'honnêteté

Caton n'est pas honnête. «*Avant 1915 il fut nommé Ministre, persécuta ses concitoyens, commis quelques crimes et après un an passé au ministère où il était entré gueux, il en sortit avec une petite fortune qu'il sut conserver*» S'il aspire à la présidence c'est pour augmenter sa fortune et prolonger le règne de la terreur.

Manès est une création de l'imagination de Pablo qui a la conduite d'un aventureur. Il s'introduit chez Brion pour se rapprocher de Céphise. Commande en maître et seigneur chez Caton. Cocuille ce dernier, lui soutire cinq mille dollars et veut convaincre Brion qu'il est sincère, honnête, qu'il n'a rien à se reprocher.

Même Brion est suspect dans cette affaire. Il n'ignore pas les plans de Pablo. Il ne les soutient ni ne les dénonce. Il n'interviendra qu'à la dernière minute. Il touche pour des pseudo-consultations, reçoit des cigarettes en prime. Il joue un rôle de proxénète. Pourtant aux yeux de Hibbert il est un professeur de moral et de vertus civiques. Ne sont-ce pas là aussi des Simulacres?

Simulacres de l'honnêteté aussi chez l'occupant.

Pour Delhi, l'américain fait autant de bêtises que l'haïtien. Il écarte la constitution, au nom de la constitution pour rétablir l'ordre constitutionnel: *Il fait voter la constitution de 1918, gouverne avec un conseil d'Etat, et laisse la tenue d'élections législatives à la discrétion du Chef de l'Etat.* Delhi admet qu'avant 1915, le pays a connu des violences, des viols cyniques, des <<jobs>> en douane, ou sur l'achat de bateaux de guerre etc... Mais les choses n'ont pas beaucoup changé. Renaudin constate <<qu'on a fait mieux depuis dans le sens des Simulacres...>>. Et d'évoquer le contrat Mac Donald.

Simulacres de la Démocratie

Pour Brion, quand les américains débarquèrent en 1915, ils ne rencontrèrent que des Simulacres. Il y avait des apparences d'institutions, <<mais aucune réalité, pas de principe, de contrôle de partis qui conditionnent et garantissent la paix, l'ordre et la liberté>> <<Les américains ne virent en face d'eux que mensonges et insincérités. Et ils n'eurent pas de peine à enfoncer ces nuées>>. <<A l'époque, une fois que nous avions fabriqué une loi, nous croyions avoir bien agi. Il fallait <<cavoir l'air de faire quelque chose. Le Simulacre sous sa forme byzantine>>

Mais, les Américains ne firent pas mieux. Et la conclusion de l'œuvre le confirme : <<Les Américains nous ont donné la Paix et l'Ordre, mais les Simulacres que leur seule présence avait éloignés furent rétablis par eux, et les dons qu'ils nous apportèrent, furent vains et leur œuvre demeura comme frappée de mort".

Simulacres de l'amour

Dans "Les Simulacres" Pablo est un amoureux sincère. Ses procédures sont condamnables. Il est guidé par l'amour et il affirme que l'amour excuse tout.

Pour atteindre le cœur de Céphise, il est prêt à se battre en champs clos, au couteau, avec Caton. Il a le sang chaud. Il est impétueux comme son âge, indiscret également avec Brion. Céphise est son horizon. Et s'il se décide à la chloroformer pour l'enlever, de force, c'est qu'il ne veut pas la perdre. Heureusement, Brion, le sage, guettait. Caton préfère ses intérêts politiques et économiques à Céphise. Aveuglé par le trésor, il demande à sa femme d'être plus gentil avec Pablo, un homme indispensable à la réussite de ses projets. Espiègle et amoureux, Céphise promet de faire de son mieux. Céphise, trompe Caton, répudie Pablo et part à la conquête de Brion. Cette "jolie brune aux yeux vifs, aux cheveux crespelés, aux lèvres charnues et aux formes arrondies... aux dents blanches, au nez fripon" symbolise les Simulacres de l'amour.

Simulacres de la Piété

Avec "Les Simulacres" publié en 1923 Hibbert a atteint sa pleine maturité, "une maturité qui a amené de profonds changements dans les idées et les tendances de l'Homme". Sa vision du monde est modifiée. "Le nihilisme intellectuel et la fantaisie aînée de sa jeunesse ont fait place à une philosophie apaisante et d'une sérénité parfaite". Il revient au Dieu de son enfance, absent des œuvres de jeunesse. Mais, s'il en vint à envisager "les rapports de l'homme avec Dieu, de la vie avec la morale" c'est pour dénoncer "Les Simulacres" de la piété, chez Caton et chez Céphise par exemple. De Caton, il fait ce portrait, une charge qui rend plus odieux encore le personnage : "...il fallait le voir à l'église, humble, repentant, contrit, adressé d'ardentes prières au Dieu qui ne fut que bonté, tendresse et charité...et ne sortait de là, qu'avec de la haine dans le cœur...là encore, les simulacres étaient plus forts que tout..."

Même jugement acide pour Céphise. Dans le désarroi, au moment où travaillé par le remord, elle voulait, tourmentée, sortir des mailles de l'amour de Pablo, elle se retourne vers son Dieu qui est bonté, indulgence, miséricorde... elle connaît la paix du cœur. Une fois la crise passée, les pratiques religieuses devinrent des apparences. "Elle n'avait pas dit Hibbert, la foi sincère, profonde, vivante, des vrais croyants, mais une petite foi spasmodique...". Simulacres de piété et de foi. Ce roman de Fernand Hibbert est donc une plaidoyer, contre le mensonge, les faux semblants; pour le patriotisme, l'éducation,

l'honneur, le civisme, le respect de l'autre. "Nous n'avons, dit-il, devant nous que des Simulacres, il s'agit de nous préparer à les faire reculer et disparaître en cessant d'être des Simulacres nous-mêmes!"

ACTUALITÉ DE FERNAND HIBBERT

"Avant tout, Hibbert veut nous faire entendre de cruelles vérités; il nous montre que le pays a vécu de mensonges dans un simulacre de République; et avec une gravité qu'on ne trouve pas dans ses précédentes productions, il analyse les événements qui s'accomplissent autour de nous et s'efforce d'en dégager les suites.

"Il savait d'ailleurs qu'il heurterait en exprimant ses vues sur la question de l'intervention étrangère bien des vues contraires, ainsi que l'a prouvé la critique de son livre.

"...il croit à la liberté, il proclame la nécessité d'organes de contrôle dans une démocratie. Il y voit même les instruments indispensables de notre régénération. Devant la dictature incohérente de la faiblesse qui s'appuie sur la force étrangère pour nous mieux accabler, il ne s'incline pas, il ne prêche pas la résignation, mais repousse seulement un recours à la force" (Paulus Sanon)

HAITI 1993:

Soixante dix huit ans après le début de l'occupation américaine de 1915, soixante dix ans après la publication des "Simulacres" de Fernand Hibbert, le lecteur a l'impression troublante, désagréable, douloureuse que le temps s'est figé; que notre histoire piétine; que notre tempérament belliqueux, notre caractère intolérant, tous nos côtés négatifs n'ont pas regressés, mais bourgeonnent sans réserves.

Les chefs cacos se sont mués en chef de partis. Des hommes politiques qu'on dit crédibles et patriotes appellent de tous leurs vœux, publiquement, l'intervention étrangère.

Pas plus qu'au début du siècle, l'étranger ne nous prend pas au sérieux. Les termes de références OEA / ONU pour régler le conflit haïtien de l'après 7 février 1986, rappelle, étrangement, la fameuse convention de 1914 soumise à Zamor, Théodore, Sam, finalement imposée à Dartiguenave et ratifiée par son gouvernement. En 1915, l'armée d'Haïti était un corps séparé de la police, l'occupant en a fait un corps unique : la gendarmerie d'Haïti. 78 ans après, ce même occupant est à nos portes et décide, priorité des priorités, à retourner au statu quo ante, alors il suggère l'article 263 de notre Constitution qui prévoit pour la force

publique, deux corps distincts, comme en 1914. En vérité, ce pays est un laboratoire.

Aujourd'hui comme hier, c'est la défense sectaire des droits de l'homme, des êtres humains qu'on brûle, des édifices qu'on incendie, et une occupation étrangère caraïbienne et latino américaine qui trépigne de joie à l'idée de venir apporter des éléments de civilisations à de grands frères trop turbulents.

Fernand Hibbert est actuel. Jean Price Mars également qui disait de notre romancier : "Hibbert fut le peintre impitoyable de nos laideurs et de nos vices, mais aussi, le guide pudique qui d'un geste discret, pointa à l'horizon l'aube d'une transformation des valeurs humaines. Je ne connais personne qui à ce point de vue, l'ait égalé dans le passé" (J. P. Mars : une étape de l'évolution nécessaire)

18-25 mai 1993
Dieudonné Fardin

II

M. Hellénus Caton, après avoir assisté à la messe « chez les Soeurs » de Lalue, remontait avec lenteur l'avenue de ce nom, en respirant l'air frais du matin.

Sa femme, en compagnie de trois dames de ses amies, suivait à petit^e distance; elles faisaient de visibles efforts pour donner cours à une conversation qui ne pouvait naître, faute de substance. Quelques monosyllabes qui parvinrent aux oreilles de M. Hellénus Caton lui firent comprendre que ces dames se préoccupaient de fiançailles supposées de veufs récents qui ne paraissaient nullement songer à recommencer la vie conjugale, soit qu'ils eussent été heureux ou malheureux une première fois.

D'autres groupes de dames, sortant de la chapelle, montaient ou descendaient l'avenue, s'entretenant aussi d'hypothétiques fiançailles. Soudain, M. Hellénus Caton s'arrêta et s'écria:

— Maître, bonjour!

Cette marque d'attention était adressée à un homme en pyjama, qui, assis à une extrémité de son parterre, lisait un livre qu'il découpaït à mesure qu'il avançait dans sa lecture.

M. Brion, - car c'était lui, - leva la tête et répondit avec politesse au salut de son voisin.

Alors, M. Hellénus Caton retourna vers sa femme, et cria:

— Céphise, rentrez sans moi à la maison, j'entre échanger quelques idées avec notre voisin.

Ce que entendant, M. Brion ferma le livre, après avoir placé, avec soin, le coupe-papier à l'endroit où il s'était arrêté. Puis, il, se leva et fit quelques pas au-devant de son matinal visiteur. Ils se serrèrent la main et gagnèrent la partie du parterre que M. Brion venait de quitter.

Et s'asseyant, M. Hellénus Caton s'exclama dans une expression de

réelle pitié:

- Toujours dans les livres!

M. Brion sourit

- Toujours, répliqua-t-il.

- Comment donc faites-vous?

- Je ne sais pas. Mais les livres m'offrent des thèmes à méditations et à rêveries. Cela me permet de dominer le milieu et m'aide à supporter la vie.

- Vraiment!

Et après un court silence, M. Hellénus Caton ajouta: — Moi, dès que je commence à lire, le sommeil vient. M. Brion le contempla avec bonheur et dit:

- C'est apparemment vous qui êtes dans le vrai.

Un nouveau silence suivit.

M. Hellénus Caton était un homme de cinquante-huit ans environ, mais d'aspect jeune. Il avait contribué à l'établissement d'un de ces gouvernements d'autrefois qui duraient peu, mais profitait bien aux « ayant-droits », comme on disait alors. Il fut nommé ministre, persécuta ses concitoyens, commit quelques crimes et après un an passé au ministère où il était entré gueux, il en sortit avec une petite fortune qu'il

eut à conserver, — ce qui est assez rare parmi les politiciens de cette catégorie. L'intervention américaine le contraria dans son ascension, « brisa son avenir », ainsi qu'il s'en plaignait quelquefois. Des regrets emplirent son âme, il devint un patriote ardent et un progressiste amer. Il aimait causer avec M. Brion qu'il savait être un esprit libre et un honnête homme. Et ce dimanche là, M. Hellénus Caton était particulièrement disposé à « vidé son fiel », pour citer une expression qu'il employait souvent.

Or, M. Brion continuait à garder le silence, las, sans doute, des visites et des propos de son voisin. D'ailleurs, de quoi n'était-il pas las cet homme au cheveux gris et au visage frais, d'une sensibilité tant profonde, qu'il ne se releva jamais complètement d'une déception de cœur éprouvée dans sa jeunesse. Comme l'autre, le père de René, il « baillait sa vie », — avec plus de raison, semble-t-il, — et trouvait quelque distraction dans le spectacle de la bêtise humaine, ou plus particulièrement, de la bêtise haïtienne.

Mais M. Hellénus Caton, tout en guettant de l'œil, cherchait par quelle transition il pourrait engager la conversation sur l'objet habituel de ses préoccupations, c'est-à-dire le Gouvernement et les Américains; de son côté, M. Brion, oubliant la présence de son visiteur, laissait aller ses pensées au livre qu'il tenait à la main, et qui était un volume de nouvelles recherches biographiques et bibliographiques sur Stendhal.

- D'où vient, se disait-il, d'où vient cette attraction que Stendhal exerce sur mon âme depuis ma jeunesse? L'Homme autant que son œuvre, n'a jamais cessé de m'intéresser.

Je relis souvent *Phèdre*, *Andromaque*, *Bérénice*, *Britannicus*; mais que m'importe l'homme en Racine, ce qu'il a fait, ce qu'il a dit? Tandis que le moindre propos noté par Stendhal m'arrête. Il écrit des choses qu'avant lui, personne n'avait osé avouer: « *Mon père est mort hier. Il ne m'aimait pas. Je ne l'aimais pas non plus.* ou ceci: « *L'Amour a toujours été pour moi la plus grande des affaires ou plutôt la seule.* » Et cette notation au cours d'un voyage à l'étranger: « *L'abord du compatriote m'est mortel.* » Stendhal est l'homme qui voit les choses telles qu'elles sont et non d'après les Simulacres qui sont les mensonges derrière lesquels les hommes masquent la vérité, ou leurs intérêts et leurs appétits.

En cet instant, M. Hellénus Caton poussa un hurlement:

- Vous ne voyez donc pas la situation?

M. Brion revint à la réalité présente et opposa à son visiteur un regard expectant.

- Mais je n'ai plus de patrie! cria M. Hellénus Caton. M. Brion sourit et dit avec tranquillité:

- On a toujours une patrie.

Mais l'autre ne voulait rien entendre et continuait à crier:

- Des traîtres ont vendu ma patrie et l'ont livrée à l'Etranger!

M. Brion cessa de sourire.

- Vous savez très bien, dit-il, que personne n'a jamais vendu ni livré ce pays. Les Américains sont venus ici d'eux-mêmes et quand ils débarquèrent à Port-au-Prince, après les massacres de juillet 1915, ils n'y trouvèrent pas de Gouvernement ni même de Municipalité.

- Il y avait des Chambres!

- Oui, mais elles n'avaient pas été élues par la nation; c'étaient donc

des Simulacres. Nous avions bien des appartenances d'institutions et des lois en masse, mais derrière cela aucune des réalités dont s'honore un pays civilisé: pas de principes, pas de contrôle, pas de partis qui conditionnent et garantissent la paix, l'ordre et la liberté, et aucune espérance de l'obtention de pareils résultats. Ah! non, les Américains en prenant pied en Haïti ne rencontrèrent pas des hommes qui leur vendirent et livrèrent quoi que ce soit, ils ne virent en face d'eux que Mensonges et Insincérités. Et ils n'eurent pas de peine à enfoncer ces nuées.

Beaucoup d'haïtiens des plus honorables estimèrent alors l'intervention heureuse.

- Je ne dis pas, fit M. Hellénus Caton, devenu plus calme, je ne discute pas ces points. Seulement, ces gens n'ont pas le droit d'accaparer notre pays d'en faire leur chose.

- Ils ont commencé par nous donner la paix et l'ordre, poursuivit M. Brion, sans s'arrêter à l'interruption de M. Caton; en ce moment nous avons la liberté d'écrire, les autres libertés viendront. Le développement, du pays par le travail et le commerce est imminent(vu que les Américains y ont un intérêt sérieux par le fait qu'ils détiennent toute notre dette publique), mais à ce dernier problème se rattache l'organisation de l'Ecole primaire intégrale, car il n'y a pas de progrès possible chez un peuple qui ne sait ni lire ni écrire, puisqu'aussi bien il n'a pas de besoins.

- Pour moi, dit M. Caton, le point capital, c'est le problème politique. Qu'ils nous laissent arranger nos affaires tout seuls et qu'ils commencent par ficher le camp.

- Cette question de l'Ecole primaire intégrale, continua M. Brion, est de la plus haute importance. Cela coûtera beaucoup d'argent. L'aide et la collaboration des Américains nous seront indispensables. Aux Etats-Unis, c'est une organisation admirable. Toutefois, je me demande s'il ne conviendrait pas, en ce qui nous regarde, de nous inspirer de ce que Lunatcharsky vient de faire en Russie.

- Qu'est-ce que c'est que ce Lunatcharsky?

- C'est le ministre de l'Instruction Publique de Lénine.

- Qu'est-ce qu'il a fait?

- En dehors de la fréquentation obligatoire pour les enfants de huit à

treize ans avec les dépenses de l'alimentation, d'habillement, de fournitures scolaires à la charge de l'Etat, où l'instruction est générale, il y a un second cycle de treize à seize ans dans lequel on prépare l'entrée progressive des écoliers dans la vie active du pays en leur faisant prendre contact avec les principales branches de la production. L'idée essentielle qui prédomine dans les deux cycles, c'est de former chez l'enfant non seulement le citoyen, mais aussi le producteur. En tout cas, tout cela serait à discuter. Quand je disais qu'il conviendrait de nous inspirer de Lunatcharsky, c'est sur ce qu'on a appelé en Russie: *La liquidation de l'ignorance*, c'est-à-dire l'effort pour dégrossir les adultes ignorants. Il faut lire dans le livre de Morizet, le chapitre relatif à cette question, et remarquez que Morizet s'est donné la peine d'aller voir ce qui se passait en Russie.

Ici, M. Brion se leva, traversa la galerie, pénétra dans son cabinet et revint bientôt avec un petit volume relié qu'il feuilletait au fur et à mesure qu'il approchait de M. Caton. Tout d'un coup, il s'arrêta et lut à haute voix ce qui suit:

« Instruire les enfants, ce n'est après tout que remplir un des devoirs essentiels de tout gouvernement digne de ce nom. Réparer dans les générations qui ont dépassé l'âge de la scolarité un peu du crime commis sur elles par le régime à qui le devoir de les éduquer incombe: c'est comprendre la responsabilité du chef dans le sens le plus « profond.»

M. Brion ferma ici le livre et ajouta:

- Le gouvernement prit un décret déclarant que tous les habitants de huit à cinquante ans, qui ne savent ni lire ni écrire, étaient tenus d'apprendre à lire et à écrire, et des poursuites étaient prévues contre les personnes qui cherchaient à échapper aux stipulations du dit décret ou qui empêchaient les illétrés de fréquenter les écoles. Et pour préparer le personnel nécessaire à l'enseignement des adultes illétrés, des cours furent créés. Le décret est de 1919, un an après, le commissariat de l'instruction estimait qu'au cours de l'année 1920, deux millions sept cent mille illétrés avaient appris les premiers éléments. Et cela continue. Il se fit un silence au bout duquel M. Brion dit:

- N'est-ce pas qu'il y a là un exemple à imiter?

- Certainement...certainement, fit M. Hellénus Caton, mais nous

poupons et devons accomplir seuls une pareille œuvre.
M. Brion sourit.

- Vous savez bien, dit-il, que nous ne pouvons pas accomplir seuls une telle entreprise. Oh! pour ce qu'il s'agit des lois, décrets, arrêtés, proclamations à rédiger, à copier, ou à transposer, nous n'avons besoin de personne, nous sommes passés maîtres dans ce métier de scribes. Une fois que nous avons fabriqué une loi, nous croyons avoir agi. Mais dans une affaire comme celle qui nous occupe, c'est l'exécution, les résultats qui importent, - et cela ne s'adapte guère avec notre système bien connu et dont la formule est: il faut avoir *l'air* de faire quelque chose. C'est encore le Simulacre, - mais le Simulacre sous sa forme byzantine.

M. Hellénus Caton ne put s'empêcher de sourire, à son tour, de ces propos, puis, reprenant son sérieux, il s'écria:

- D'abord, les Américains ne consentiront jamais à nous aider dans l'entreprise de nous élever par l'Instruction. Ils veulent notre mort, ni plus ni moins.

- Vous croyez? fit M. Brion en allumant une cigarette.

- Je le crois profondément, répliqua M. Caton, qui alluma un cigare du pays, un «papouloste».

- Et bien! mon cher Hellénus, je ne pense pas du tout comme vous. Je crois même, - et je vais vous scandaliser, mais je vous en demande pardon d'avance, - je crois même que l'Américain nous veut beaucoup de bien. Seulement, comme il ne s'explique pas quand il veut faire quelque chose et qu'il ne s'explique pas davantage quand il s'est trompé et qu'il le reconnaît *in pecto*, nous nous imaginons des tas de choses et des plus désobligeantes à l'égard de ce tuteur taciturne et maussade. Généralement, c'est longtemps après qu'il a agi que nous comprenons ce qu'il a voulu faire; et pour ma part, je n'ai jamais remarqué que l'acte observé fut accompli dans l'intention de nous nuire sciemment.

- Pour moi, exclama vivement M. Caton, j'ai toujours remarqué le contraire.

- Parce que vous êtes prévenu. Ministre sous l'ancien régime, vous y aviez gagné beaucoup d'argent....

- Mais pas du tout protesta avec indignation M. Caton. Je n'ai pas gagné un centime quand j'étais aux affaires. C'est là une odieuse

calomnie dont je m'étonne que vous vous fassiez l'écho, vous, un ami! Patriote je fus, patriote je suis, patriote je reste!

M. Hellénus Caton n'avait pas toujours été l'irréductible qu'il voulait paraître. M. Brion se rappelait même, qu'il n'y avait pas bien longtemps, - c'était peu après le séjour à Port-au-Prince du fin, élégant et subtil Mac-Cormick qui conseilla à l'Occupation d'avoir plus de contact avec la société haïtienne. - un jour, Mme Russell, accompagnée de Mme Henry Roberts, était venue faire une visite à Céphise Caton. Hellénus en fut si fier, qu'il demeura des jours gonflés comme un ballon. Et Céphise aussi. Songez donc! La visite seule de Mme Roberts eut suffi en tout temps pour la flatter, - et voilà que la femme du chef de l'Occupation se l'adjoint pour la venir voir, faisant les avances; elle en fut affolée! Mme Roberts qui n'avait jamais connu les Hellénus Caton, fit les présentations avec une aisance admirable. Mme Russell trouva Céphise jolie, piquante ce qui était vrai; et bien que la solennité d'Hellénus lui eût donné une forte envie de rire, elle sut se contenir, le félicita d'être le mari d'une femme charmante, puis elle se retira avec son amie.

Ce fut tout, mais ce fut assez. Ce que cette simple visite de courtoisie ouvrit de perspective d'avenir dans l'âme de M. Hellénus Caton, on le devine! La semaine suivante, Céphise rendit la visite, accompagnée de son mari. Ils allèrent voir aussi les Roberts. Pendant quelques semaines, M. Hellénus Caton, se transforma en américainiste-américanisant et cessa, durant cette période, de voir M. Brion. Mais quand il se rendit compte que les Américains ne pensaient pas à lui pour la présidence de la République, il se mit à dégonfler lentement, redressa patriote et se remit à voir M. Brion qui l'accueillit avec son sourire, fait de bonté et de douce ironie.

Mais revenons à la conversation que nous avons dû interrompre pour donner les explications qui précèdent.

- Patriote je fus, patriote je suis, patriote je reste! s'était écrié M. Hellénus Caton.

- Il n'était pas dans mon intention de vous offenser mon cher Hellénus, fit M. Brion. En rappelant votre passage au Ministère dans le bon temps et en disant que vous ne vous étiez pas oublié, j'entendais simplement vous rendre hommage. Quant à votre patriotisme, je le respecte.

pouvons et devons accomplir seuls une pareille œuvre.
M. Brion sourit.

- Vous savez bien, dit-il, que nous ne pouvons pas accomplir seuls une telle entreprise. Oh! pour ce qu'il s'agit des lois, décrets, arrêtés, proclamations à rédiger, à copier, ou à transposer, nous n'avons besoin de personne, nous sommes passés maîtres dans ce métier de scribes. Une fois que nous avons fabriqué une loi, nous croyons avoir agi. Mais dans une affaire comme celle qui nous occupe, c'est l'exécution, les résultats qui importent, - et cela ne s'adapte guère avec notre système bien connu et dont la formule est: il faut avoir *l'air* de faire quelque chose. C'est encore le Simulacre, - mais le Simulacre sous sa forme byzantine.

M. Hellénus Caton ne put s'empêcher de sourire, à son tour, de ces propos, puis, reprenant son sérieux, il s'écria:

- D'abord, les Américains ne consentiront jamais à nous aider dans l'entreprise de nous éléver par l'Instruction. Ils veulent notre mort, ni plus ni moins.

- Vous croyez? fit M. Brion en allumant une cigarette.

- Je le crois profondément, répliqua M. Caton, qui alluma un cigare du pays, un «papouloute».

- Et bien! mon cher Hellénus, je ne pense pas du tout comme vous. Je crois même, - et je vais vous scandaliser, mais je vous en demande pardon d'avance, - je crois même que l'Américain nous veut beaucoup de bien. Seulement, comme il ne s'explique pas quand il veut faire quelque chose et qu'il ne s'explique pas davantage quand il s'est trompé et qu'il le reconnaît *in petto*, nous nous imaginons des tas de choses et des plus désobligeantes à l'égard de ce tuteur taciturne et maussade. Généralement, c'est longtemps après qu'il a agi que nous comprenons ce qu'il a voulu faire; et pour ma part, je n'ai jamais remarqué que l'acte observé fut accompli dans l'intention de nous nuire sciemment.

- Pour moi, exclama vivement M. Caton, j'ai toujours remarqué le contraire.

- Parce que vous êtes prévenu. Ministre sous l'ancien régime, vous y aviez gagné beaucoup d'argent....

- Mais pas du tout! protesta avec indignation M. Caton. Je n'ai pas gagné un centime quand j'étais aux affaires. C'est là une odieuse

calomnie dont je m'étonne que vous vous fassiez l'écho, vous, un ami! Patriote je fus, patriote je suis, patriote je reste!

M. Hellénus Caton n'avait pas toujours été l'irréductible qu'il voulait paraître. M. Brion se rappelait même, qu'il n'y avait pas bien longtemps, - c'était peu après le séjour à Port-au-Prince du fin, élégant et subtil Mac-Cormick qui conseilla à l'Occupation d'avoir plus de contact avec la société haïtienne. - un jour, Mme Russell, accompagnée de Mme Henry Roberts, était venue faire une visite à Céphise Caton. Hellénus en fut si fier, qu'il demeura des jours gonflés comme un ballon. Et Céphise aussi. Songez donc! La visite seule de Mme Roberts eut suffi en tout temps pour la flatter, - et voilà que la femme du chef de l'Occupation se l'adjointait pour la venir voir, faisant les avances; elle en fut affolée! Mme Roberts qui n'avait jamais connu les Hellénus Caton, fit les présentations avec une aisance admirable. Mme Russell trouva Céphise jolie, piquante ce qui était vrai; et bien que la solennité d'Hellénus lui eût donné une forte envie de rire, elle sut se contenir, le félicita d'être le mari d'une femme charmante, puis elle se retira avec son amie.

Ce fut tout, mais ce fut assez. Ce que cette simple visite de courtoisie ouvrit de perspective d'avenir dans l'âme de M. Hellénus Caton, on le devine! La semaine suivante, Céphise rendit la visite, accompagnée de son mari. Ils allèrent voir aussi les Roberts. Pendant quelques semaines, M. Hellénus Caton, se transforma en américainiste-américanisant et cessa, durant cette période, de voir M. Brion. Mais quand il se rendit compte que les Américains ne pensaient pas à lui pour la présidence de la République, il se mit à dégonfler lentement, redévoit patriote et se remit à voir M. Brion qui l'accueillit avec son sourire, fait de bonté et de douce ironie.

Mais revenons à la conversation que nous avons dû interrompre pour donner les explications qui précédent.

- Patriote je fus, patriote je suis, patriote je reste! s'était écrié M. Hellénus Caton.

- Il n'était pas dans mon intention de vous offenser mon cher Hellénus, fit M. Brion. En rappelant votre passage au Ministère dans le bon temps et en disant que vous ne vous étiez pas oublié, j'entendais simplement vous rendre hommage. Quant à votre patriotisme, je le respecte.

- Je vous remercie, maître, de ces réconfortantes paroles et j'ai pour vous, malgré tout, la plus grande estime. Ce qui me peine, c'est votre persistance à défendre les Américains, vous, leur victime, puisqu'aussi bien, vous avez abandonné une charge inamovible pour entrer dans un ministère où vous n'avez pas pu vous maintenir.

- Mais je ne les défends pas, je cherche à les comprendre, voilà tout. D'autre part, je n'ai pas été leur victime pour n'être pas resté au Ministère que j'ai quitté avec joie. L'exercice de ma profession d'avocat me satisfait sinon pleinement, du moins suffisamment.

- Possible! Mais vous n'êtes plus inamovible.

- Je ne suis plus inamovible en Cassation, mais je le suis dans ma profession, et je préfère cela.

M. Hellénus Caton allait répliquer, quand il fut abordé par son domestique Bernadotte, qui, à lui seul, suffirait à agiter le quartier de Lalue, même si les autos venaient à chômer.

Bernadotte fit savoir à son maître que Madame l'attendait pour le déjeuner.

M. Caton sortit sa montre:

- Diable! huit heures! s'écria-t-il. Dites à Madame que j'arrive.

M. Caton tendit la main à M. Brion.

- Au revoir, Maître.

- Au revoir, Hellénus.

- Dites donc, maître, fit M. Caton sans lâcher la main de M. Brion, prêtez-moi donc votre livre sur la Russie.

M. Caton avait une grande admiration pour le bolchévisme. Dépouiller une aristocratie au profit du peuple, lui paraissait le dernier mot de la justice et d'une politique digne de ce nom. Et il rêvait de quelque chose de semblable pour Haïti et dont il tirerait de grands avantages personnels. Cet étrange communiste, propriétaire de nombreuses maisons, halles et villas, entendait conserver ce qu'il possédait et augmenter le nombre de ses propriétés bâties ou non, par la raison qu'étant un peu foncé, il se croynait peuple. Il ne se doutait pas du tout que, si par impossible, un chambardement se produisait en Haïti, il serait parmi les aristocrates.

- Mon cher Hellénus, je regrette de ne pas pouvoir vous rendre le service que vous me demandez. Depuis qu'une fois, un livre que j'avais

prêté à un ami me fut rendu, après de nombreuses démarches, avec quinze pages de moins, depuis lors, j'ai fait le serment qu'aucun ouvrage ne sortirait de ma bibliothèque pour passer aux mains d'un compatriote.

- Je regrette vivement fit Hellénus, blessé, de m'être exposé à ce refus.

- Je regrette bien plus que vous de n'avoir pas pu vous être agréable. Et quand vous réfléchirez que c'est en vertu d'un principe que j'agis ainsi, il n'est pas possible que vous, homme de principe, vous ne me pardonniez pas.

M. Hellénus Caton daigna sourire et approuva d'un signe de tête satisfait ces propos qui le touchaient dans ses prétentions.

Et M. Brion lui posa la main sur l'épaule et l'accompagna en suivant l'allée jusqu'à la sortie, puis ils se séparèrent.

III

Toutes les après-midi, Céphise s'asseyait devant la grille de sa villa et paraissait ravie de contempler le mouvement de la rue. C'était une jolie brune aux yeux vifs, aux cheveux crespelés, aux lèvres charnues et aux formes arrondies. Quand elle riait, - et cela lui arrivait souvent, - on voyait toutes ses dents qui étaient d'une blancheur éclatante et deux fossettes se dessinaient aux coins de sa bouche. Ajoutons qu'elle avait le nez fripon, et qu'un signe noir au bas de la joue droite donnait du je ne sais quoi à cette physionomie déjà trop fringante. C'était un plaisir de la voir marcher ou plutôt trottiner. Alors tout son joli petit corps remuait. Aussi bien, tous les jours de cinq à sept heures, elle recevait des coups de chapeau de tous les messieurs qui remontaient Lalue, soit en auto, soit en buss ou buggy, soit à cheval, soit à pied.

Quand M. Hellénus Caton lui tenait compagnie, il croyait de bonne foi, que tous ces saluts étaient l'indication palpable de sa popularité.

Céphise avait trente ans et en paraissait vingt-deux. Elle n'avait jamais eu d'enfants et malgré ses allures aguichantes, elle était sage. D'ailleurs, M. Hellénus Caton ne la conduisait pas dans le monde et ne recevait jamais de visites, non pas qu'il fut précisément jaloux, mais il s'était imaginé que les Américains le redoutaient et l'avaient environné d'un réseau formidable de détectives. Alors, vous comprenez, il prenait ses précautions. Il ne sortait que pour aller aux enterrements.

C'était sa manière de travailler sa « candidature ». Dès qu'il apprenait la mort de quelqu'un, il endossait sa recingote croisée qui le faisait paraître immense, - car c'était un bel homme que M. Hellénus Caton, - et, le melon sur l'oreille, les gants tenus serrés dans sa main gauche comme s'il craignait qu'on ne les lui arrachât, la canne d'ivoire sous le bras droit, on le voyait debout près du ponceau précédant l'entrée de la grille de la villa, attendant avec dignité que sortit le buggy conduit par Bernadotte, transformé en cocher pour la circonstance.

grille de la villa, attendant avec dignité que sortit le buggy conduit par Bernadotte, transformé en cocher pour la circonstance.

Il sortait aussi quelquefois le matin, vers les quatre heures, en négligé alors, pour une promenade plus ou moins longue, selon que l'exigeait sa santé.

L'on a vu que le dimanche, il accompagnait sa femme à la messe de six heures.

M. Hellénus Caton, sans être riche, avait une belle aisance. Il passait la plus grande partie de son temps, comme tout le monde d'ailleurs, à critiquer, avec violence, le Gouvernement dans ce qu'il faisait ou ne faisait pas. Quand il lui arrivait de garder le silence, c'était pour songer aux moyens de débarrasser le pays des Américains et de se venger de compatriotes qui pensaient autrement que lui ou qui ne l'appréciaient pas comme il le désirait. Il ne s'interrompait de temps en temps que pour crier après Bernadotte qui ne s'en faisait pas.

En somme, avec de la philosophie, cet homme eut pu avoir une vie heureuse, en donnant un peu de joie à tant de gens qui souffrent de la faim et quelque soulagement à tant de misérables qui succombent sans secours, sous le poids des maladies. Mais il préférait thésauriser et se sentait déplorablement malheureux.

Et cependant, il fallait le voir à l'église, humble, repentant, contrit, adresser d'ardentes prières au Dieu qui ne fut que bonté, tendresse et charité, - au Dieu dont le cœur déborda de tant d'amour pour les hommes, qu'il donna tout son sang pour eux...

Et il ne sortait de là, qu'avec de la haine dans le cœur.

En vérité c'est à croire qu'il ne comprenait pas, - ou bien que les Simulacres sont plus forts que tout.

Une après-midi, comme M. Hellénus Caton venait de rejoindre sa femme près de l'entrée de la grille de la villa, un «Overland» s'arrêta vis-à-vis, devant le pont de M. Brion. Un joli jeune homme en descendit, salua avec ostentation le couple Caton et pénétra dans l'allée de l'avocat.

- Qui est ce Monsieur, demanda M. Hellénus Caton?

- C'est un étranger, répondit Céphise, je ne connais pas son nom.

- Depuis deux dimanches, il se tient non loin de nous à la messe, dit M. Caton et il ne nous quittait pas des yeux.

- Je ne l'avais pas remarqué, fit Céphise, à qui l'intérêt que lui marquait le bel étranger n'avait nullement échappé.

- Ce doit être quelque espion des Américains.

- Je ne sais pas. M. Brion pourrait vous renseigner sur lui.

- C'est une idée.

Après que l'étranger fut parti, M. Hellénus Caton traversa la rue et aborda M. Brion qu'il trouva en train d'examiner les roses de son parterre.

- Ah! ah! s'écria M. Caton, quand vous n'êtes pas avec vos livres, vous êtes avec vos fleurs.

- Vous êtes plus heureux que moi, mon cher Hellénus, puisque vous avez le bonheur de jouir de la société d'une femme que vous aimez et qui vous aime, ce qui est préférable à la société des roses et des livres.

- Voyons, pourquoi ne vous mariez-vous pas?

- Je n'ai pas su le faire quand j'étais jeune, aujourd'hui que j'approche de la cinquantaine, il est trop tard...

- Il n'est jamais trop tard pour bien faire, dit sentencieusement M. Caton. Moi, je me suis marié à quarante-huit ans avec une jeune fille de vingt et je m'en suis très bien trouvé depuis dix ans.

- Vous êtes un enfant gâté des dieux, Hellénus, et je n'ai pas votre chance. En tout cas, si les circonstances me mettent en présence d'une femme que j'aime et qui m'aime, je vous promets de vous imiter.

- C'est entendu.

Un silence se fit. M. Caton le rompit par une charge à fond contre le Gouvernement à propos de la nomination, une fois de plus, à une fonction publique, d'un individu taré.

M. Brion, que ces choses-là amusaient, sourit, et le laissa dire.

Quand M. Caton se fut bien soulagé, il respira avec satisfaction et dit:

- Quel est donc ce freluquet qui était avec vous il y a un instant?

- C'est un client qui était venu me demander une consultation sur des points de droit. C'est la deuxième fois qu'il vient ici. Je ne sais pas pourquoi il ne se présente pas plutôt à mon cabinet, en ville.

- C'est un étranger, un Cubain sans doute?

- Oui. Il m'a dit avoir vécu plusieurs années en France et à Porto Rico. Cependant, il a le type plus Italien que Cubain. Il me paraît être très intelligent. J'ai là sa carte. Il se nomme Pablo Alcantara.

- Qu'est-ce qu'il fait ici?

- Il cherche à se débrouiller et a des tas de projets. Il vous plairait beaucoup, car il déteste le Gouvernement et abhorre les Américains.

- C'est donc un homme de cœur.

- Comme vous y allez!

- A moins que ce ne soit un agent des Américains et qui cache son jeu, fit M. Caton, redevenu méfiant.

- A quelles fins? Les Américains qui sont plus malins que vous ne croyez, n'iraient pas perdre leur temps à payer un détective pour surveiller un homme, comme moi qui n'a jamais conspiré sous l'ancien régime. Ils n'ont l'oeil que sur les anciens conspirateurs de profession, et encore ceux-ci sont-ils presque tous enrôlés parmi les mouchards de leur service de sûreté, ce qui me paraît assez fin. Non, le mécontentement du sieur Alcantara est réel et provient du refus d'un de ses projets par le Gouvernement, après que les Américains s'en sont moqués.

- Au moins, dit M. Caton, est-ce que le personnage vous paie vos consultations?

- Séance tenante. D'ailleurs son portefeuille est bourré de greenbacks.

- Ah!

Cette dernière constatation ajoutée à l'effet produit par « l'Overland » donna à M. Alcantara, aux yeux de M. Caton, un très grand prestige.

Cependant, cet étranger paraissait plus que suspect à M. Brion. A part que l'aventurier chez lui perçait à chaque instant, - ce que M. Brion ne pouvait pas dire puisqu'il n'avait rien de sérieux et semblait plutôt un prétexte d'approcher l'avocat à des fins que celui-ci ne pouvait parvenir à deviner, tout cela donnait à penser à M. Brion, qui aimait à voir clair dans les choses et dans les gens.

Il n'était pas troublé, - rien ne le troublait jamais, - néanmoins, il était

intrigué.

De son côté, M. Hellénus Caton qui, pour l'instant, n'avait plus rien à apprendre sur Alcantara, ne tarda pas à se retirer.

M. Brion, demeuré seul dans l'allée, parut réfléchir un moment. Puis ses regards s'étant portés sur la propriété d'en face, il vit M. Hellénus Caton qui, avec force gestes, faisait à sa femme un récit qui était visiblement le compte-rendu de la visite qu'il venait de faire à M. Brion. Et Céphise écoutait, haletante.

Alors une lueur traversa l'esprit de M. Brion qui se dit qu'il ne tarderait peut-être pas à connaître le vrai motif des consultations que lui demandait si souvent M. Pablo Alcantara y Toro.

||||

Le surlendemain, vers les cinq heures du soir, M. Brion était assis, sous sa galerie, en compagnie d'un de ses amis, M. Renaudin, commerçant haïtien et esprit éclairé, quand arriva M. Pablo Alcantara, une petite boîte, soigneusement enveloppée, à la main. M. Brion l'accueillit avec sa courtoisie habituelle et le présenta à M. Renaudin.

- Excusez-moi de vous déranger, dit le nouveau venu, en se retournant vers M. Brion, je ne viens pas pour une consultation aujourd'hui, je vous apporte seulement cette boîte de cigares de la Havane de qualité extra, que je viens de recevoir et que je vous prie de bien vouloir accepter en témoignage de ma reconnaissance, de ma sympathie et de mon admiration.

M. Brion répondit qu'il ne croyait pas mériter ces compliments et hommages; qu'en règle générale, il n'acceptait de cadeau de personne; qu'il remercierait cependant M. Alcantara du présent qu'il avait bien voulu lui offrir, pour ne pas désobliger un étranger; mais, qu'à l'avenir, il le priait de ne pas recommencer.

M. Alcantara fut sincèrement étonné de ce discours, car depuis qu'il était en Haïti, c'était à qui lui demanderait, à titre gracieux, des boîtes de cigares de son pays. Il se garda d'en faire la remarque et se contenta de penser que M. Brion était un original.

M. Brion invita M. Alcantara à s'asseoir et remarqua que le Cubain disposa son siège de façon à bien voir Céphise et à être vu d'elle, de la place où cette dernière se tenait devant la grille de sa villa.

- Allons, pensa M. Brion, le secret de la conduite de Don Pablo n'est plus un mystère pour moi, c'est l'amour...et pas un amour ordinaire, si j'en juge par les regards de feu que le jeune homme lance, en rougissant, à la Dame de ses pensées.

M. Brion avait bien vu. Pablo Alcantara, dès le troisième jour de son arrivée à Port-au-Prince, avait aperçu Céphise et ce fut le coup de foudre. Les gens de sa race ne savent pas aimer à demi; l'amour chez

eux devient tout de suite une folie furieuse. Pablo était comme possédé. Et les impossibilités auxquelles il se heurta dans le dessein d'approcher sa belle, - M. Caton ne recevant jamais personne chez lui sous aucun prétexte, - eurent pour conséquence de l'embraser complètement. Ce fut alors qu'il décide de prendre par la tangente, c'est-à-dire d'entrer en relations avec M. Brion, de gagner par ainsi la confiance de M. Hellénus Caton sur qui il avait des renseignements incroyables. Dominer celui-ci, l'obliger à lui demander d'aller chez lui, se faire aimer de Céphise, la porter à divorcer et l'épouser lui-même ensuite, - tout cela paraissait un jeu d'enfant à Pablo qui ne comptait pas avec les Simulacres, qui sont pourtant nos Impondérables, à nous.

Il n'y avait pas cinq minutes que M. Pablo Alcantara était assis en compagnie de M. Brion et de M. Renaudin, quand M. Hellénus, averti sans doute par Céphise de la présence de l'étranger chez M. Brion, vint se joindre au groupe. M. Caton connaissait déjà M. Renaudin; M. Brion lui présenta Pablo. Les deux hommes se pressèrent la main avec effusion et échangèrent des compliments exagérés. Puis, chacun se rassit.

Après un court silence, la conversation s'engagea. L'on débata naturellement par une attaque très chaude contre le gouvernement, c'est-à-dire contre le Président de la République, - car le Gouvernement c'est lui. M. Renaudin et M. Caton s'en donnaient à cœur joie; Pablo approuvait du regard et du sourire, en poussant à chaque instant de petits gloussements pleins de suc; M. Brion se contentait de rire.

Riait-il de ces Messieurs ou du Gouvernement? Peut-être de tous ensemble, - la vie étant un spectacle pour lui.

- Je remarque, Brion, que vous ménagez beaucoup le Gouvernement, dit M. Renaudin, qui, pourtant, ne s'était jamais occupé de politique. Pourquoi cela?

- Parce que, j'estime qu'il est peu généreux d'attaquer un Gouvernement qui n'est pas libre dans ses mouvements, répliqua tranquillement M. Brion.

S'il était libre dans ses mouvements, ce Gouvernement persécuterait tous ceux qui ne s'applatiraient pas devant lui, riposta M. Renaudin. Alors, vous approuvez l'Américain qui constraint et le Gouvernement le peuple, jugeant apparemment que tous deux ont besoin de faire

l'apprentissage de la liberté.

— Je ne vois pas, dit M. Renaudin, que l'Américain ait exercé aucune contrainte sur le Gouvernement lorsque ce dernier a fait voter sa loi sur la Presse que vous n'appréciez certainement pas, Brion, puisque c'est une loi attentatoire à la liberté.

— Et inconstitutionnelle! s'écria M. Hellénus Caton.

— En effet, je ne l'apprécie pas, dit M. Brion. Personne ne l'apprécie. C'est une de ces lois qu'on fait plutôt avec ses nerfs. Et comme toutes les lois d'exception, elle disparaîtra à la première occasion. D'ailleurs, je pense qu'un Chef d'Etat doit pouvoir souffrir l'injure. Mon admiration pour Périclès, César, Frédéric II, roi de Prusse, Alexandre Pétion, Boisrond-Canal, vient de là: Chefs d'Etat disposant de tous les moyens de se venger de leurs insulteurs, ils dédaignent de le faire.

— Vous avez oublié Vespasien? fit M. Renaudin.

— Non, je ne l'ai pas oublié, répliqua M. Brion. A mes yeux, la renommée de Vespasien est à jamais tachée pour avoir fait mourir le gendre de Thrasées, Helvidius Priscus, sénateur et stoïcien, qui lui avait fait de l'opposition avec fermeté.

Et M. Brion ajouta:

- Helvidius Priscus, caractère indomptable, à qui M. Louis-Edouard Pouget ressemble comme un frère.

— En tout cas, exclama M. Hellénus Caton, M. Pouget est plus heureux que Helvidius Priscus, on ne l'a pas tué, lui!

M. Brion regarda M. Hellénus Caton dans les yeux et dit:

— La liberté est plus précieuse que la vie.

Alors, M. Renaudin revint sur les Américains qu'il rendit responsables de la loi sur la Presse et il demanda à M. Brion de lui expliquer pourquoi on a arrêté les deux directeurs de journaux nationalistes et qu'on n'a rien dit à leurs collaborateurs qui se sont montrés beaucoup plus violents que leurs directeurs après que ceux-ci eurent été arrêtés.

— Comment! voulez-vous, mon cher Renaudin, que je vous explique ce que je ne comprends pas, répliqua M. Brion.

Cependant, la discussion devint plus passionnée. La modération de M. Brion exaspéra MM. Renaudin et Caton. M. Brion, qui aimait autant la vérité que la liberté, essaya de mettre de l'ordre dans la discussion en cherchant à concilier les contraires, selon son habitude.

— Je constate, s'écria M. Caton, que M. Brion ménage encore plus les Américains que le Gouvernement.

— Vous oubliez mon cher Hellénus, que j'ai été Secrétaire d'Etat sous le régime de la Convention et que par conséquent, j'ai accepté ce régime. Je suis donc intéressé à ce que l'action américaine en Haïti aboutisse à des résultats heureux pour nous.

— Mais c'est impossible! hurlèrent M. Renaudin et M. Hellénus Caton.

— Pourquoi?

— Ces gens détestent le pays et l'ont condamné froidement à la dégradation et à la mort, c'est visible! s'écria M. Renaudin, la haine dans les yeux.

— Et il n'y a que les complices pour ne pas le voir! cria M. Caton, furieux, hors de lui.

— Ecoutez, Hellénus, fit M. Brion sur un ton sec, je désire que vous me fassiez savoir quels sont les complices dont vous parlez?

M. Caton répliqua qu'en s'exprimant comme il l'avait fait il songeait à certains « brigands » dont il est nécessaire de purger le pays. Et il cita quelques noms d'ennemis personnels.

— Maître, ajouta-t-il d'un ton peiné, comment avez-vous pu supposer, vous, que j'aime tant, qu'une mauvaise pensée vous concernant pourrait me traverser l'esprit.

— C'est oublié, fit M. Brion.

Et dire, pensa celui-ci, que c'est là un état d'esprit général et que si l'on ne modifie pas le système en cours et qui est mauvais d'ailleurs, le manque de détente fera éclater la machine.

— Comment! s'écria M. Renaudin, ces gens nous méprisent à ce point qu'ils n'acceptent même pas de discuter avec nous! Nous devons admettre leurs projets tels qu'ils nous les présentent sans que nous puissions y changer un iota!

M. Brion répliqua:

— Je ne crois pas que c'est par mépris qu'ils agissent de la sorte, c'est plutôt par méfiance, car ils se méfient de nous autant que nous nous méfions d'eux. Bailly-Blanchard disait: « ils sont là une trentaine de types très roublards et très retors qui sont toujours prêts à opposer un autre projet à celui que vous présentez et vous démolissent un plan en une seconde par le changement d'un seul mot!... » Il me semble que ces

gens, pour parler comme Renaudin, ne nous connaissent pas trop mal et nous apprécient assez bien.

— Ah! il a dit ça, Bailly-Blanchard, fit M. Renaudin, dont l'amour propre national était flatté... sans voir la critique que l'appréciation impliquait; c'est-à-dire le goût de la discussion pour la discussion, du changement pour le changement, et cette disposition qui était celle de Thomas Diafoirus toujours prêt à soutenir « la proposition contraire. »

— En tout cas, dit M. Hellénus Caton, ces Américains nous ont enfermés dans un cercle vicieux, et je ne vois pas comment en sortir.

— Nous en sortirons par la liberté de la Presse et celle de la parole, s'écria M. Brion. L'œuvre de l'Union Patriotique, les campagnes des journaux nationalistes, porteront leurs fruits. Que tous ceux à qui le talent d'écrire a été donné prennent leur plume et discutent les intérêts de leur pays. Montrons-nous attentifs sur toutes les questions qui nous touchent. Au régime d'exception qui nous est imposé et dont nous rougissons, succédera un régime politique qui sauvegardera notre dignité de peuple. Il s'agit de ne pas se décourager, il faut, au contraire, perséverer. Les choses iraient peut-être mieux et plus vite, si nous nous décidions à entourer d'égards le citoyen qui est honoré du titre de Président de la République.

— Et s'il ne mérite pas des égards? fit M. Renaudin.

— Du moment qu'il est le Chef de l'Etat, il a droit à nos égards et à notre respect, répliqua M. Brion. Il est celui qui représente le Pays, il est même le seul! L'insulter, l'atteindre dans son prestige, c'est diminuer la nation elle-même!

— Si on ne lui disait pas ses vérités, c'est pour le coup qu'il ne se gênerait plus! exclama M. Renaudin dans un rictus.

— Dites-lui toutes les vérités que vous voudrez, mais sans l'outrager fit M. Brion. Et ce qu'il y a de plus triste dans tout cela, vous ne voyez même pas qui profite de ces divisions! Vous ne vous rendez pas même compte qui y a intérêt!

Pour ma part, ajouta M. Brion, j'estime que dès qu'un malheureux entre en qualité de chef d'Etat dans ce Palais...

— Le « Blanc Mausolée » ricana M. Renaudin. M. Brion accorda un sourire à l'interruption de son ami et reprit:

— Eh bien! j'estime dès qu'un malheureux, sous le poids du Destin,

entre comme l'Hôte principal de ce « Blanc Mausolée », il est plus à plaindre qu'à envier.

— Ecoutez, mon cher Brion, dit M. Renaudin, nous sommes de vieux camarades, et depuis que nous nous connaissons, jamais nous n'avons été du même avis; et cependant, en dernier lieu, l'évènement justifia souvent votre façon de voir, je le reconnais. Et cela s'explique, je suis un être de passion et vous avez trouvé le moyen, vous, de ne vous passionner jamais pour rien.

— Je suis un monstre, n'est-ce pas?

— C'est une question à étudier, dit M. Renaudin, qui ajouta: je désire que vous me fassiez savoir comment le fait de traiter le Président avec égards servirait en quoi que ce soit à arranger nos Affaires?

— Je pense, répliqua M. Brion, qu'un Président qui serait accepté, respecté et compris, prendrait de ce fait un grand prestige et pourrait aider efficacement l'opinion dans les revendications nécessaires. Evidemment cela demande de la discipline des deux côtés. En tout cas, il est une chose certaine, le jour que nous réaliserons cela, les Américains commenceront à nous prendre au sérieux.

M. Renaudin n'accepta pas le point de vue de M. Brion, que M. Hellénus Caton qualifia d'*idéologie*.

M. Brion ne se fâcha pas de ce terme qui, dans l'esprit de M. Hellénus Caton, était *synonyme de folie*.

Depuis longtemps, Pablo ne s'intéressait plus à la discussion.

Il s'était croisé les bras et paraissait plongé dans de profondes méditations, ce qui ne l'empêchait pas, de temps en temps, d'affecter de lancer un regard attentif sur la route, comme pour s'assurer que son auto était bien à sa place. Mais M. Brion vit bien, qu'à ces moments-là, le Cubain et Céphise se faisaient de l'oeil, comme on dit vulgairement.

Après que la conversation eut expiré sur le mot *idéologie* proféré par M. Caton, M. Brion fit servir des rafraîchissements à ces Messieurs et leur offrit cigarettes et cigarettes.

Le jour tombait, et la lune, pour la première fois dans le mois, montrait un croissant fin et pâle en un ciel sans nuages. M. Hellénus Caton, après avoir allumé un cigare, s'avanza dans la direction de l'allée comme pour se dégoudir les jambes, s'assura que personne ne faisait attention à lui, fit vivement le signe de la croix et adressa des lèvres une

courte prière au profil de l'astre mort, puis il regagna son siège, en lançant des bouffées épaisses vers le plafond.

Le manège de M. Hellénus Caton avait été remarqué du seul Pablo pour qui ce fut un trait de lumière.

— Je le tiens! se dit le Cubain qui se mit à parler, sur un ton inspiré, des mystères dont la vie est pleine; des choses extraordinaires qu'il avait vu accomplir par Manès, riche Espagnol, habitant Santa-Clara(Cuba) à l'aide de simples calculs basés sur l'observation des planètes et notamment de la lune, de la lune, comme il prononçait!

— Et quelles sont les choses extraordinaires que vous avez vu accomplir par ce Manès, demanda M. Renaudin?

— Oh! des choses incroyables! des miracles! de véritables miracles! Il a guéri des lépreux, des tuberculeux, des malades secrètes réputées les plouss incurables! je l'ai accompagné en Espagne où le Roi l'avait appelé pour le consoler; c'est grâce aux résultats de ses calculs que le Roi, éclairé sur tout son avenir, échappa à toutes les tentatives d'assassinat que les anarchistes complotèrent contre sa personne. Je l'ai accompagné à Mexico, près de don Venustiano Carranza à qui il fit trouver le fameux trésor des Amériques, et si Don Venustiano, l'avait écouté, il eût évité la mort que la trahison lui préparait; mais Don Venustiano disait, le pauvre, qu'on ne pouvait pas connaître l'avenir dont Dieu seul possédait le secret. En Revanche, Menocal l'écouta et grâce à Manès; il fut réélu Président et évita toutes les bombes qui lui furent destinées...

— C'est vraiment merveilleux! exclama M. Hellénus Caton, dans le ravissement.

— Et il n'a jamais ressuscité de morts, votre ami Manès? demanda M. Brion, avec un sérieux imperturbable.

— Oh! si, fit Pablo, sans se démonter, oh! si... seulement, c'est plouss difficile!

— ça ne doit être plus difficile que les autres miracles, dit M. Brion.

— Oh! si, beaucoup plouss difficile!

— Pourquoi?

— Parce que, répliqua Pablo, il faut baser les calculs sur la planète Neptune qu'on ne peut observer qu'avec une grosse lounette.

— Je vois que vous avez répondu à tout, fit M. Brion, s'efforçant de

érait lauréate du Pensionnat Sainte-Rose de Lima où elle avait été accoutumée de jouer avec succès les rôles de princesse dans les drames et de soubrette dans les comédies, lors des représentations pour les distributions de prix.

— Je trouve Madame Caton tout à fait charmante, coula Pablo dans l'oreille du mari.

— Oui, c'est une femme de premier ordre, fit Hellénus, sans modestie.

— Et Port-au-Prince vous plaît? demanda Céphise, avec un sourire avenant.

— Oh! beaucoup!

— Vous voyez quelques personnes de la société?

— Je puis dire que j'ai vu tout le monde, et les Haïtiens sont accueillants au delà de tout ce qu'on peut imaginer.

— En effet, l'Haïtien aime les étrangers.

— Et vous savez, madame, c'est là une vertu propre à votre beau pays. Partout ailleurs, l'étranger est aujourd'hui considéré comme un ennemi.

— Chez nous au contraire, c'est l'Haïtien qui considère l'Haïtien comme un ennemi.

— Oui, j'ai remarqué cela, vous vous dénigrez beaucoup les uns les autres. Vous n'êtes fiers d'aucun des vôtres. A Cuba, nous honorons nos contemporains de talent.

— Ici, on les exalte le jour de leur mort, et puis après, on ne parle plus d'eux.

— A Cuba, nous les magnifions à leur mort et nous conservons leur souvenir.

— Mais c'est vraiment très bien chez vous, tous mes compliments, Monsieur!

M. Hellénus Caton s'était tu pour laisser briller sa femme. Il jugea cependant qu'il était temps d'intervenir pour placer la conversation sur son véritable terrain.

— J'espère dit-il, que le gouvernement Cubain a de la dignité et qu'il a su mettre au pas les Américains.

Pablo n'osa pas avouer que c'étaient plutôt les Américains qui avaient mis au pas le Gouvernement Cubain, et que, même sous Menocal, où existait une certaine tenue, le dit Gouvernement publiait comme venant de lui des notes passées par le Gouvernement des Etats-Unis, sans qu'un

seul mot pût être changé.

Par suite de ces circonstances, Pablo se contenta de répondre: « Certainement... certainement », et évita de parler de choses humiliantes pour son pays, c'est-à-dire pour lui-même. Et il félicita Mme Caton de son goût exquis dans l'arrangement de son salon.

Céphise fit la moue:

— Mais non, mais non... vous êtes un flâneur, vous savez...ici, c'est comme partout à Port-au-Prince.

— Je vous assure, Madame, que je suis sincère dans mon appréciation. Des quelques salons que j'ai vus à Port-au-Prince, le vôtre est assurément le plus distingué.

— Allons, je vous crois, dit avec une lassitude affectée, Céphise, qui n'avait jamais douté que son salon fût l'un des mieux de la Capitale. Puis, l'on parla de la sécheresse, de la poussière qui sévissait. Bernadotte survint fort à point avec un plateau où dominaient trois grands verres remplis de bière glacée. L'on but avec satisfaction, car il faissait très chaud.

— J'ai remarqué, dit Céphise, que vous aviez une grande prédilection pour notre voisin, Monsieur Brion.

— Oh! oui, répliqua Pablo en tournant ses yeux vers le plafond, c'est un homme très *transcendantal*!

Quand un Cubain dit de quelqu'un qu'il est *transcendantal*, il a tout dit, c'est l'éloge ultime!

— Et il vient quelquefois ici, Monsieur Brion, demanda Pablo?

— Il ne va jamais chez personne répondit M. Caton à moins d'un cas extraordinaire. Ses amis lui passent ce travers et vont le voir tout de même.

— C'est un homme qui m'intéresse beaucoup, reprit Pablo; il exerce une réelle attraction sur mon âme, mais je n'arrive pas à rien savoir de précis sur lui. Il est intelligent, pense par lui-même, connaît la vie, paraît avoir beaucoup souffert, et avec ça il est honnête, indulgent, et plein de bon sens. Quand je parle de lui l'on me répond vaguement. Quelqu'un a même osé me dire que c'était un fou.

— Il ne faut pas faire attention à cela, dit Céphise en riant: est fou, en Haïti, quiconque n'est pas de votre avis! Il m'est arrivé de causer plusieurs fois avec M. Brion; eh bien! j'ai gardé de ces conversations

un souvenir délicieux. Tout ce que cet homme vous dit vous fait plaisir; seulement il faut le faire parler. C'est très curieux.
— ça ne m'étonne pas, fit Pablo.

— Pour ma part, dit M. Hellénus Caton, bien que je ne pense pas comme M. Brion sur rien, c'est un homme que j'admire. Malheureusement, il a un défaut grave: il prend les Américains et notre Gouvernement au sérieux.

— Les prend-t-il au sérieux tant que ça? fit le Cubain. Mon impression est qu'il tient comme anarchique l'état des esprits en Haïti, et il se donne en exemple pour la discipline qu'il est nécessaire que votre Société acquière. Et vous savez, il a raison, si vous ne faites pas corps avec votre Président pour agir, vous êtes perdus; cette société qui se désagrège déjà finira par s'anéantir complètement.

— Je croyais que vous étiez contre ce Gouvernement?

— Je parlais au point de vue des idées, — ma rancune contre votre Gouvernement est en dehors de la question.

M. Hellénus Caton parut réfléchir sur ces derniers propos, tandis que Céphise jouissait de se sentir admirée par Pablo qui lui lançait des regards assassins presque sans s'arrêter.

Et le Cubain songeait que sa visite avait trop duré pour une première visite et qu'il était temps qu'il partît, mais le courage lui manquait de s'en aller sans avoir rien dit à la trop aimée de la passion qui le dévorait.

Et elle, Céphise, avec son visage rieur et son air gracieux, elle était bien plus troublée qu'elle ne le paraissait. Ses sentiments pour son mari avaient changé depuis un an déjà: de conjugaux ils étaient devenus filiaux. Et de temps à autre, elle poussait de longs soupirs entre deux éclats de rire. Enfin, elle n'était pas heureuse! Et le joli homme qui la désirait si passionément; elle aussi, elle le voulait. C'était, en somme, l'attrait de la jeunesse vers la jeunesse! Etais-ce de sa faute, à elle, Céphise, qui avait des sens, si Hellénus, malgré son aspect herculéen, n'avait d'Hercule que la prestance? Car enfin, il faut bien que nous l'indiquions, Hellénus, depuis quelque temps, se trouvait dans la situation physique du héros de la chansonnette «L'Af...P...» dont le Comte d'A. de S.S savait si diplomatiquement souligner les intentions en la chantant pour quelques jolies madames de Turgeau et de Peu-de-

Chose qui la réclamaient toujours à la fin des gais dîners de notre ami Lion.

Les choses étant ainsi, l'on comprendra aisément que Céphise était aussi désireuse d'entendre les propos d'amour de Pablo que celui-ci était impatient de les lui exprimer.

Mais M. Hellénus Caton qui avait fini de réfléchir sur l'observation que Pablo avait faite de la nécessité de l'accord entre l'opinion et le Chef de l'Etat fit soudain un geste large et s'écria:

— Eh bien! non! Jamais nous ne pourrons nous entendre avec cet homme!

— Cela est regrettable, dit le Cubain qui se leva pour prendre congé.

Il préférait s'en aller sans avoir rien dit à l'adorée plutôt que de subir une nouvelle conversation politique.

Et il partit héroïquement, promettant de revenir le jour suivant.

Il revint effectivement, le lendemain, mais Hellénus l'entretint tout le temps, — non de politique cette fois, mais d'un homme qui l'intéressait bien plus que le politique, nous entendons parler de Manès, le Mage inventé par Pablo aux fin de gagner la confiance du mari de Céphise. Pendant près de deux heures, le malheureux dut répondre avec des détails circonstanciés à toutes les questions que M. Hellénus Caton ne se lassait pas de lui poser sur Manès, le génie moderne qui n'avait pas son égal.

Pablo prit congé sous le poids d'un grand accablement sans avoir pu être seul une seconde avec Céphise qu'il trouvait indifférente, mais dont le calme était de l'énerver figé.

— Jamais, se dit, en s'en allant, l'amoureux désespéré, jamais je ne pourrai adresser une parole à ma chère bien-aimée, tant que cet homme vivra!

Et le sang espagnol qui coulait dans ses veines, ne fit qu'un tour. Il maugréa, en entrant dans sa *maquina*, ce propos inquiétant:

— Il faut que l'un de nous deux disparaisse!

Cependant, vingt-quatre heures après, il réussit à parler à Céphise sans avoir eu à tuer personne. La jeune femme était assise, comme cela lui arrivait souvent, devant la grille de la villa, quand Pablo vint à passer. Il arrêta «l'Overland» à côté du ponceau et descendit près de Céphise

qui se leva. Il se mit à lui exprimer aussitôt les sentiments qui l'étouffaient depuis des semaines, avec une ardeur contenue, sans faire de gestes. Il se tenait debout, le chapeau à la main. Les passants et les voisins pouvaient croire le plus naturellement du monde que le jeune homme était en train de charger Mme Hellénus Caton d'une commission pour son mari.

Céphise écoutait Pablo et gardait le silence, mais l'amoureux vit bien qu'elle n'était pas fâchée. Elle l'était si peu qu'elle l'invita à entrer.

— Mon mari sera très mécontent quand il saura que vous étiez descendu me saluer sans avoir convenu à lui faire une petite visite.

— Non, non c'est impossible! exclama Pablo avec terreur. Puis il ajouta dans un calme relatif:

— Ce soir, j'ai accepté une invitation à dîner chez des amis... Demain, je viendrai.

— Venez un peu tard alors, je serai absente durant toute l'après-midi...

— C'est bon, au revoir!

— Au revoir!

— Vous me laissez partir comme ça, sans un mot tendre...

Elle sourit avec émotion et une douce pression de main fut toute sa réponse.

Et il partit comme enivré.

V

Quelques jours passèrent sans que M. Brion eût revu son visiteur Pablo, et M. Hellénus Caton semblait fuir l'avocat comme à l'époque où le patriote faisait de l'américanisme.

Un matin que M. Brion sortait de chez lui pour se rendre à son Cabinet, il aperçut M. Hellénus Caton qui, la casquette sur l'oreille, se tenait debout dans l'embrasure de la porte cochère de sa villa; l'avocat le salua de la main, puis fit signe à un buss d'approcher; alors, M. Caton traversa la rue, vint à lui et se mit à exposer l'état de sa santé qui donnait les plus vives inquiétudes à sa femme. C'étaient des « je disais à ma femme », « ma femme me disait » qui n'en finissaient pas! A l'entendre, il avait été assailli par toutes les maladies imaginables. Pourquoi toutes ces menées? Lui-même ne le savait pas.

— Et voilà les motifs, cher maître, pour lesquels je ne suis pas allé vous voir tous ces jours-ci, je serais désolé que vous puissiez croire que je suis un indifférent.

— J'avais bien compris, répliqua M. Brion, que des raisons puissantes vous retenaient à la maison, sans quoi vous ne m'eussiez pas privé de votre aimable compagnie.

— D'autre part, reprit M. Hellénus Caton d'un air assez gêné, d'autre part M. Alcantara vient assez souvent passer un petit moment avec moi, il est si intéressant!

— En effet.

— Il a produit sur ma femme la meilleure impression.

— Tant mieux donc! Allons! ajouta M. Brion, soignez-vous bien, et au revoir!

— A bientôt! fit M. Brion qui retourna se poster devant sa porte cochère.

Et M. Brion se disposait à entrer dans le buss qui l'attendait quand une auto, descendant de Pétionville et conduite par un personnage trop connu pour être présenté au lecteur, stoppa près du buss, et M. Gérard

Delhi cria à M. Brion:

— Tu viens avec moi?
— Volontiers, fit M. Brion.

Le bussman avait pris une attitude sévère, mais M. Brion lui ayant placé une « consolation » dans la main, il reprit toute sa sérénité!

— Allons, up! fit M. Delhi

— Voyons, dit M. Brion, qui faisait le tour de l'auto de son ami, laissez-moi le temps d'admirer ta belle maquina, pour parler comme quelqu'un que je connais.

— C'est un « Dodge », répliqua M. Delhi, mais je n'en suis content qu'à demi; je ne serai satisfait que quand je me serai offert un « Buick »!

— Comment! tu donnes dans cette manie, toi aussi!

— Mon cher, tu n'as pas idée combien l'auto est puissant dérivateif et quel parfait anesthésiant c'est! Ça vous dispense d'agir, de penser, de rêver, de lire, de fumer, de manger, de faire l'amour. On conduit, ça suffit. On conduit le plus haletant, le plus redoutable et le plus soumis des monstres qui se rue sur les routes en coupant l'air avec fureur, et l'on obtient cela rien qu'en posant les mains sur le volant qui, comme dit l'autre à la forme mystérieuse et parfaite de la roue de la Fortune et du Destin.

— Il faut avouer que cette passion t'est venue tard.

— Lorsque je me suis mis à ce régime esquintant, ce n'avait été nullement par passion, mais bien pour sastifaire mon orgueil d'Haïtien. Quand je vis le dernier mapiat américain rouler frénétiquement en auto sur le sol sacré de la patrie, je me suis dit que je mériterais mon propre mépris si je continuais à aller en buggy ou à pied. Et remarque que je suis un automobiliste bienfaisant, je fais jouir tout le monde de mon *hippogriffe*, depuis le dernier piéton, jeune type, vieille femme ou gendarme! que je ramasse sur le chemin jusqu'à mes amis les plus huppés, seigneurs ou grandes dames! qui reviennent des enterrements, des mariages ou du cinéma.

— Oh! toi, tu sais, quand tu mourras, on te regrettera pour de bon, à Port-au-Prince.

— Pour sûr! ...Où te déposerai-je?

— Devant mon Cabinet
Et le « Dodge » démarra.

Dans l'après-midi de ce même jour, Pablo s'amena chez M. Brion. Celui-ci l'accueillit avec cordialité mais ne lui posa pas de questions, ce n'était pas dans les habitudes du maître.

Toutefois, la pénétration du regard de cet homme trop intelligent gênait le Cubain, qui se mit à rougir.

— Ecoutez, maître, dit-il, cela me serait très pénible que vous pensiez mal de moi. Les propos que j'ai tenus ici l'autre soir étaient un *trouc* et je sais très bien que vous n'en avez pas été la *doupe*. Cela m'a gêné tellement que j'ai eu honte de revenir ici depuis. Mais ce n'est pas dans une intention vile que j'ai agi ainsi, j'ai été poussé par ce sentiment irrésistible qui s'appelle l'amour et je me suis employé à inspirer confiance au voisin, car je suis amoureux de sa sénora, amoureux fou! J'espère que vous me pardonnerez ma petite gaminerie et me garderez le secret. L'amour excuse tout.

— Mais cela n'est pas vrai, s'écria vivement M. Brion; l'amour, n'excuse pas tout! où donc prenez-vous des théories pareilles? Elles sont antisociales. Cette femme n'est pas libre, vous n'avez pas le droit de la faire sortir de ses devoirs.

— et si elle m'aime? Et si elle est malheureuse avec son mari?

— Si elle vous aime, c'est votre amour qui aura fait naître le sien, vous êtes donc responsable du trouble porté dans son existence: et si elle est malheureuse avec son mari, c'est encore votre amour qui en est la cause puisqu'aussi bien, avant de vous connaître elle vivait tranquille et contente, sinon heureuse.

— En vérité, s'exclama Pablo avec lyrisme, vous parlez de l'amour comme d'une chose ordinaire! mais c'est la seule réalité qui compte en ce monde et qui comporte le bonheur! Et la créature humaine a droit au bonheur et elle ne peut l'avoir que par l'amour. Vous disiez dernièrement que vos compatriotes étaient ennemis de la liberté et de la vérité, vous pourriez ajouter qu'ils le sont aussi de l'art; et s'ils sont ainsi, c'est parce que qu'ils méprisent l'amour. C'est l'amour qui est la source de la liberté, de la vérité et de l'art, l'amour de la femme, l'amour de la nature, l'amour de la vie!

— Il ne faut pas généraliser comme cela, dit M. Brion. Il y a des peuples qui ont fait de grandes choses et chez qui l'amour demeura au

second plan, -la raison, l'envie même, ont été l'armature de leur grandeur.

— C'est possible, je ne discute pas, mais je prétends, poursuivit Pablo, de plus en plus exalté, que du moment que deux êtres s'aiment, ils s'appartiennent de droit!

— Je veux bien, moi, dit M. Brion, mais quand il y a un mari entre ces deux êtres...

— Il n'avait qu'à se faire aimer, ou bien qu'il défende ce qu'il croit être son bien, le couteau à la main! Pour moi, ajouta Pablo, les yeux mauvais, je suis prêt à disputer Céphise à son mari dans un duel, en champ clos, à coups de couteau!

M. Brion ne put s'empêcher de rire à l'idée de M. Hellénus Caton, jouant du couteau, dans un petit espace, contre ce furieux, pour pouvoir garder sa femme.

— Vous riez, reprit Pablo, toujours excité, je vous assure qu'il n'y a pas de quoi rire. Chez nous l'amour et la mort se tiennent. Savez-vous ce qui arriva à mon ami Epitacio qui habitait la même chambre que moi à la Havane?

— Comment voulez-vous que je le sache? je ne suis pas sorcier, moi, comme votre ami Manès.

— Eh bien! je vais vous le dire. Mon ami Epitacio, était tombé amoureux d'une femme qui habitait vis-à-vis de chez nous. Elle était mariée, et toutes les après-midi, elle se mettait à son balcon, en compagnie de son mari. Epitacio se tenait sur le sien et lui faisait de l'œil. Cela paraissait faire plaisir à la dame. Un jour, le mari s'en aperçut; il se leva, rentra dans sa chambre, puis revint avec un fusil chargé jusqu'à la gueule, qu'il déchargea sur Epitacio, lequel tomba raide mort.

— Quelle sauvagerie!

Non!, cria Pablo, c'est de la passion! Le mari par son énergie et sa décision, se conserva une femme qu'il aimait et qui peut-être ne l'aimait guère, mais qui devint très amoureuse de lui puisqu'il avait tué un homme pour ne pas le perdre. L'opinion plaignit Epitacio et approuva le mari qui fut acquitté par les tribunaux.

— Ici, dit M. Brion, nous avons des moeurs douces. L'amour est tranquille. Nous cherchons et trouvons le bonheur dans le mariage. L'amour se transforme bien vite en un devoir aimable et notre grande préoccupation est d'élever les enfants et non de surveiller les oisifs qui regardent nos femmes pour décharger contre eux des flingots, à bout portant. Les Haïtiennes sont, en général, honnêtes, agréables, dévouées, et même quand elles reconnaissent que leur mari n'est pas digne de leur tendresse, elles ne font pas d'histoires pour cela. Et les scandales sont rares. Si votre camarade Epitacio était venu vivre en Haïti, il eût pu faire de l'œil à toutes les femmes, elles en auraient souri et les Messieurs se seraient moqués de lui, mais personne n'aurait eu le cœur de le tuer.

Il aurait fini par épouser une gracieuse jeune fille qui lui aurait donné beaucoup d'enfants, mais, il est mort, alors...

L'humour de M. Brion gagna le Cubain qui dit que son intention était d'épouser la dame qu'il aimait.

— Ce n'est pas la même chose. Celle que vous aimez est en puissance de mari; vous voulez édifier votre bonheur sur la douleur d'autrui; c'est mal.

— Mais, reprit Pablo, si les moeurs de votre pays sont aussi douces que vous le dites, pourquoi le mari de celle que j'aime ne ferait-il pas en ma faveur, ce que l'autre Caton, le Romain, Caton d'Outique, qui fut un homme très transcendental, fit pour un ami? Plutarque raconte que Caton d'Outique céda sa femme Marcia à son ami Hortensius qui la voulait comme je veux la sénora Céphise. Et je vous prie de remarquer que Marcia était enceinte au moment qu'il la céda à Hortensius, - était dans lequel le Caton d'Haïti n'a jamais pu mettre sa sénora!

M. Brion rit de bon cœur du propos!

— Oui, je sais, dit-il. Et même Caton d'Outique reprit Marcia après la mort d'Hortensius. Mais l'on ne peut pas se permettre de pareilles fantaisies, en notre temps. Dans l'antiquité même, l'action de Caton étonna et détonna, bien que l'on fût habitué aux excentricités du rigide stoïcien.

— Aussi, est-ce par plaisanterie, que j'ai parlé de l'affaire Hortensius, fit Pablo.

— Je ne l'ai pas compris autrement, dit M. Brion.

— Mais où je ne plaisante pas, reprit Pablo, c'est quand j'affirme que j'épouserai madame après qu'elle aura divorcé et que je partirai avec elle pour ne la plus quitter.

— Vous pensez qu'elle consentira à divorcer pour vous épouser et vous suivre ensuite à l'étranger?

— Oui, puisqu'elle m'aime.

— Ce n'est pas une raison suffisante.

Pablo devint tout rouge:

— Comment! Vous doutez qu'une femme qu'on aime et dont on est aimé, refuse de se rendre libre pour épouser l'homme aimé et le suivre!

— Vous en douteriez comme moi si vous connaissiez l'Haïtienne.

— C'est donc un monstre que l'Haïtienne.

— Au contraire.

Et M. Brion ne voulant pas dire, en propres termes, que l'Haïtienne n'aimait pas les aventures, - cela, pour ne pas blesser quelqu'un qui était son hôte, - chercha une formule et quand il l'eut trouvée, s'exprima ainsi:

— L'Haïtienne est une femme qu'aucune considération sentimentale ou autre ne fera quitter le connu pour l'inconnu.

Le joli homme sourit; et conscient de sa valeur dit:

— Vous verrez que la señora Céphise laissera le connu pour l'inconnu.

— Alors, dit M. Brion, ce sera un cas exceptionnel, et mon observation n'en demeurera pas moins vraie, dans le général.

Cependant, M. Brion avait remarqué que, de toute l'après-midi, Céphise n'avait pas paru devant sa grille. Il pensa que Pablo en connaissait la cause, car le jeune homme n'avait donné aucun signe d'énerverment.

Par ailleurs, Pablo jugeait qu'il n'avait que trop parlé de ses affaires sentimentales, et il se disait que le moment était venu de faire savoir à M. Brion une opinion qu'il avait entendu émettre sur lui, la veille, dans une maison où il avait diné et passé la soirée à jouer. « Cela lui sera agréable, pensa-t-il, et quand un gentleman va chez les gens, il est tenu de leur dire toutes choses susceptibles de leur faire plaisir. »

— J'étais quelque part, hier soir, maître, et on a parlé de vous en termes

très flatteurs.

M. Brion était parfaitement insensible au bien ou au mal qu'on pouvait dire de lui. Il demeura silencieux.

— Je venais de me lever de la table de jeu chez les Orcel....

— Vous aviez gagné?

— Oui, comme toujours, répliqua ingénument Pablo qui ajouta: après la partie donc, je me suis mis à causer avec Madame Orcel qui, à mon sens, est une femme très distinguée. Elle me demanda si le pays me plaisait et si les personnes que j'avais rencontrées m'avaient intéressé. Je lui répondis: « De toutes les personnes avec lesquelles je suis entré en relation, celle dont je garderai le meilleur souvenir, après vous, Madame, est Monsieur Brion, l'avocat. »

— « Oui, dit-elle c'est un homme très bien »

— « Oh! Oui! Madame c'est un homme remarquable, transcendental! » C'est alors qu'elle m'a dit un mot qui m'a d'autant plus vivement frappé que Madame Caton m'avait déjà laissé entendre quelque chose d'à peu près semblable. « Monsieur Brion, fit-elle, est le seul homme qui sache parler aux femmes dans ce pays. »

— Par exemple! s'écria M. Brion, si je m'attendais à celle-là!

— Ça vous fait plaisir, hein?

— Pas du tout. Je préférerais avoir le don de m'en faire aimer plutôt que celui de savoir seulement leur parler, - en admettant que j'aie ce dernier don.

Pablo ferma les yeux et murmura:

— Le secret de se faire aimer des femmes, c'est d'être jeune, beau et riche, - et cette dernière qualité toute seule suffit le plus souvent.

— Ah! mais, vous êtes amer, Monsieur Brion.

— Vous trouvez?...

A ce moment, d'un buggy qui remontait la route une dame se montra de trois quarts et plongea son minois dans la direction de la galerie d'M. Brion. Elle ne dut pas distinguer grand' chose, le crépuscule faisant déjà place à la nuit. Mais Pablo avait reconnu Céphise, elle revenait d la ville où elle avait été faire quelques emplettes et rentrait à la maison.

Rien ne retenait plus le Cubain chez M. Brion. Il se leva salua avec obséquiosité et partit. Il se rendit tranquillement chez M. Hellénus Caton.

En passant près de son « Overland », il s'arrêta et parut réfléchir un instant, puis il continua son chemin sans se presser, - laissant l'auto là où elle se trouvait, c'est-à-dire à côté du ponceau de M. Brion.

VII

Pablo venait à peine de franchir la porte cochère de la villa de M. Hellénus Caton, qu'il aperçut une forme humaine qui remuait dans l'ombre d'un des orangers qui bordaient l'allée. C'était Céphise. Elle l'attendait, il n'y avait pas de doute. Cependant, elle affecta une très vive surprise.

— Vous m'avez fait une peur! exclama-t-elle.

Il répliqua non sans raison:

— C'est plutôt vous qui m'avez fait peur.

Elle eût un petit rire saccadé :

— Mettons, dit-elle, que nous nous sommes fait peur tous les deux. Alors, il lui prit une main qu'elle lui abandonna et qu'il pressa avec ardeur. De ses lèvres, sortaient des propos sans suite mais pleins de feu; il la voulait pour lui tout seul; il était prêt à la disputer à l'Enfer; pour elle il était disposé à tout massacrer; et pour la garder, il était résolu à marcher dans des flots de sang. Enfin, toute la phraséologie amoureuse espagnole, dans son outrance, y passa, - sans compter que, pris par l'émotion, Pablo chargeait son français de quantité de termes espagnols. Il n'en était que plus éloquent.

Et comme ces protestations excessives plaisent toujours aux femmes, même quand elles ont l'air de s'en moquer, Céphise écoutait Pablo dans le ravisement, - surtout que celui-ci, tout en parlant, couvrait de baisers passionnés, le visage de la tant *bonita Sénora*.

Mais les amoureux ont ceci de commun avec nos amis Américains, que plus on leur abandonne de terrain, plus ils en veulent. Bientôt Pablo ne se contenta plus du visage et manifesta des tendances qui ne laissaient pas de doute à Céphise sur ses intentions de tout prendre. Mais la jeune femme le repoussa et gagna rapidement la villa où elle trouva M. Hellénus Caton qui achevait, sous la galerie de droite où quatre lampes électriques répandaient abondamment la lumière, la lecture des journaux

du jour, -ou plutôt du soir, pour être exact, - et il en paraissait bouleversé.

Il ne remarqua pas l'émotion dont était agitée sa femme qui, pour se remettre, se mit à lui conter ses courses de l'après-midi, en ville. M. Hellénus Caton ne donna qu'une attention distraite à ce récit. Il était encore sous le coup de l'indignation dont il avait été saisi en lisant que le Président était allé, au cours de la journée, faire une promenade sur mer. Il fit part à sa femme de cette nouvelle qu'il qualifia d'énormité. Céphise, pour ne pas le contrarier, affecta de partager la façon de voir de son mari, à qui cette approbation rendit son calme.

— Je suis certain que le public tout entier pense comme nous, dit M. Hellénus Caton.

En effet, le public tout entier avait pensé comme eux. Toutefois, la vérité historique nous fait l'obligation de constater que, sur cette grave affaire, un certain nombre de personnes modérées opinèrent autrement que M. et Mme Hellénus Caton : elles ne trouvèrent pas que cette promenade fut une énormité, mais estimèrent que, pour le moins, c'était « un manque de tact. »

Céphise était occupée à ôter son chapeau, quand brusquement, M. Hellénus Caton se leva de sa chaise-longue et sa physionomie s'éclaira comme si une apparition divine venait de se produire à sa vue. C'était Pablo qui venait de se montrer à l'entrée de la galerie. M. Hellénus Caton alla à sa rencontre et lui prit les deux mains qu'il secoua avec force durant quelques secondes. Quand Pablo put se dégager, il se dirigea vers Mme Caton à qui il présenta ses hommages. Les lèvres du Cubain esquissaient bien un sourire, mais ses yeux, d'ordinaire pleins de douceur, exprimaient une dureté froide. Céphise comprit qu'il était mécontent de ce qu'elle l'avait laissé en panne sous l'oranger; elle pensa qu'il manquait de soumission, se montra plus fâchée que lui, et ce fut à peine si elle répondit à son salut. Ce que voyant, Pablo capitula.

Mais M. Hellénus Caton trouva que sa femme nuisait à ses intérêts en accueillant si mal un homme qui, par ses connaissances supra-terrestres, pouvait lui faire trouver une fortune et le guérir de tous ses maux. Et il se promit de mettre Céphise au pas dès qu'il pourrait trouver un joint.

Comme il était sept heures, M. Hellénus Caton demanda à Pablo de lui faire l'honneur de prendre la soupe avec Madame Caton et lui.

Le jeune dieu accepta et Céphise se retira pour aller passer des ordres. Après quelques paroles relatives au temps qu'il faisait, M. Caton, visiblement préoccupé, pria Pablo de l'excuser une demi minute et il alla rejoindre Céphise à l'office. Il lui adressa de vives réprimandes sur sa façon cavalière de traiter un homme qui pouvait lui être de la plus grande utilité.

— Il faut être gentille avec lui, ma chère, très gentille, insista M. Caton, sans penser à mal.

— Eh bien! puisque vous l'exigez, je serai très gentille avec lui, fit Céphise, ne pensant pas à bien. Mais j'ai beau chercher, ajouta-t-elle, je ne vois pas ce que M. Alcantara, peut faire pour vous.

— Vous ne voyez pas?...mais par lui, j'aurai tout.

— Tout?

— Tout ! fit-il, dans un geste large qui embrassait le monde.

— C'est bien. Je ferai mon possible pour le contenter.

Et, très satisfait, M. Hellénus Caton rejoignit Pablo, sous la galerie de droite, en se frottant les mains.

Il reprit la conversation sur le temps qui était très beau et se plaignit de la rareté de la pluie, s'inquiétant du sort de la prochaine récolte. Au bout d'un instant, Céphise vint se mettre dans une dodine, en face d'eux, et trouva, qu'en effet, le manque de pluie était déplorable. Elle ne se plaça pas sur le terrain économique, comme son mari, mais sur le terrain domestique : l'absence de pluie rendait les familles sans défense contre la poussière.

— Je suis obligée de faire essuyer les meubles jusqu'à six fois dans la journée, c'est fastidieux! gémit-elle.

— Port-au-Prince est la seule grande ville des Antilles où n'existe pas un service d'arrosage, dit Pablo.

— C'est honteux! s'écria M. Hellénus, Caton avec humeur. Ces Américains ne font rien du tout!

Sur ce dernier mot parut Bernadotte, en maître d'hôtel, qui susurra:

— Madame est servie!

L'on passa dans la salle à manger. Le potage fut pris avec componction. Il était d'ailleurs excellent.

le colon qui vivait en ce lieu y avait enfoui sa fortune, et plus de vingt fois, j'ai rêvé que j'avais réussi à mettre la main sur ce trésor, après une fouille heureuse. J'ai exécuté divers travaux sur ce terrain sans résultat; est-ce que par les calculs dont vous nous avez parlé, on peut savoir avec précision l'endroit exact qui recèle ce trésor?

— Il faudrait voir, balbutia Pablo embarrassé.

— Voir quoi?

— Mais...mes manuscrits...mes notes...*Le carnet rouge de Manès...*

— Est-ce que vous ne pourriez pas procéder comme l'illustre Manès, lorsqu'il découvrit, à coup sur, le trésor des Aztèques pour Carranza?

— Ce n'est pas la même chose. Manès dans cette affaire, travaillait d'après des traditions séculaires qui n'avaient jamais varié et non sur un songe.

— Pourquoi ne pas essayer? dit M. Caton qui se leva et gagna la galerie de gauche, d'où il se mit à examiner la lune qui s'élevait majestueuse dans le ciel.

Alors Pablo, enveloppant Céphise d'un tendre regard, lui fit le reproche d'avoir été trop méchante et cruelle tantôt!

— Ce n'était pas prudent de m'attarder plus longtemps dans l'allée, murmura Céphise, les yeux baissés.

— Ecoutez, dit l'autre vivement, j'ai loué une petite maison dans un quartier presque inhabité, nous pourrions nous rencontrer là...

— Ça jamais! exclama Céphise.

— Pourquoi?

— Mais toute la ville de Port-au-Prince saurait la chose une heure après et ma réputation serait perdue pour le reste de mes jours. Trouvez autre chose.

— Quoi trouver? gémit désespérément Pablo qui devint rouge comme un coq. Vous n'acceptez pas que nous nous voyions ailleurs, et ici il est toujours là! sans compter que les domestiques...

— Si vous m'aimez, comme vous le dites, répliqua Céphise sur un petit ton de coquetterie féroce qui rendit le Cubain comme fou, si vous m'aimez comme vous le dites, vous trouvez.

— Oui, je trouverai, exhala Pablo avec ardeur, il faut que je trouve!

— M. Hellénus Caton, après qu'il eût fini de contempler la lune, s'était rendu dans son cabinet de travail et revint, tenant en main une feuille

de papier et un crayon.

— Qu'est-ce qu'il faut que vous trouviez? demanda-t-il, dans un gros rire.

— Le trésor! répliqua Pablo avec assurance.

M. Hellénus Caton goûta pleinement cette réponse,

— Et Céphise bien plus que lui.

— Voyons, fit M. Caton, en plaçant devant Pablo la feuille de papier et le crayon, voyons, commencez!

— Commencer quoi?

— Mais le calcul pour trouver le trésor, — la lune est dans toute sa beauté.

— Oh! ce n'est pas ainsi qu'il faut procéder... il y a les rites...

En cet instant, une lueur traversa l'esprit du Cubain et Pablo poussa un cri retentissant:

— Ah! Ça y est!

— Enfin! exclama M. Hellénus Caton en levant les bras vers le plafond avec satisfaction. Ça n'est pas malheureux!

Mais Pablo s'était dressé comme mué par un ressort; il alla prendre son chapeau, puis vint s'incliner devant Céphise qui lui tendit la main. Mais, en Pablo, l'homme du monde avait disparu pour faire place au Mage.

— Comment, vous partez? demanda M. Hellénus Caton, blême d'étonnement.

— Si! dit Pablo, qui avait pris l'air d'un somnambule.

— Mais...et les calculs? fit M. Caton en désignant, sur la table, les accessoires qu'il y avait déposés.

— Pas aujourd'hui.

— Pourquoi? la lune est là, de trois quarts qui nous attend.

— Pas Aujourd'hui.

Ne venez-vous pas de dire: «Ça y est!»

— J'ai dit Ça, il est vrai, mais j'aurais dû me taire.

— Ecoutez, Pablo, vous me désespérez! s'écria Hellénus Caton, dans un cri du cœur.

— Après un temps où Pablo paraissait évoquer intensément on ne sait quoi, il parla sur un ton solennel:

— Eh bien! dites-moi, êtes-vous résolu à faire tout ce que je vous

prescrirai?

— Je ferai tout ce que vous m'ordonnerez, répondit M. Hellénus Caton, dans un accent d'humble soumission.

— Alors, c'est bien. Il faut que je me mette immédiatement à approfondir les rites nécessaires, tels que le grand Manès les a indiqués dans le carnet rouge...

— A demain!

— A demain!

Et Pablo sortit affectant une allure d'automate en faisant, de la main, signe à M. Caton, de ne pas l'accompagner.

VIII

L'Attitude de Pablo qui d'abord avait amusé Céphise, finit par l'inquiéter. Elle éprouva, à partir de ce moment, un rien de méfiance à l'égard du joli homme. Et puis... elle trouvait qu'il allait trop vite, agissait trop en monsieur pressé. L'haïtienne n'aime pas ça. Elle est la femme des longues amours lorsqu'elle croit qu'elle aime, des amours qui traînent et qui au bout de quelques années finissent par aboutir, - ou pas. Mais comme cela, tout de suite... Ah! non! Céphise en était comme épouvantée.

Après le départ de Pablo, elle monta dans sa chambre, se déshabilla, fit une toilette soignée, revêtit un peignoir neigé de dentelles, puis se rendit sur la terrasse baignée de lune où elle demeura assez longtemps à réfléchir sur son cas, se sentant comme prise, enveloppée dans les mailles d'un filet d'acier et ne sachant comment en sortir.

Evidemment, si à cette minute, le jeune homme surgissait devant elle et la prenait dans ses bras, elle savait qu'elle ne lui eût opposé aucune résistance, parce que l'attrait physique eût été le plus fort. Mais son moi moral se cabrait maintenant, et elle se promettait d'éviter d'être seule avec lui,-ce qui était facile.

« Facile ? Je l'avais cru, répondit-elle à elle-même, quand je lui demandais de trouver un moyen que je savais qu'il n'eût pas été capable d'imaginer, puisque c'était impossible ici et que je refusais de le voir ailleurs. Et voilà que par la bêtise de Hellénus, il a barre sur moi; car il n'y a pas à se le dissimuler, il a barre sur moi. Si encore j'étais protégée, mais je le suis pas... au contraire! Et le plus raide, c'est que je connais pas ce monsieur! Et je lui ai permis des choses!... Eh bien!... Voici: Je dois dès à présent chercher à gagner du temps.

Je ne puis me défendre qu'en commençant par là. Oui, je me la défendrai! »

Elle fit quelques pas, regardant sans voir toute cette beauté qui l'environnait; le vert sombre de ces arbres demandé, dans la nuit fraîche et blanche; et cette montagne en face, qui barrait l'horizon, là-bas, cette montagne d'un bleu pâli qui s'étendait assoupie dans la clair de lune, sous l'étincellement des étoiles...

— « C'est ça, je me défendrai... mais comment? fit-elle en se tordant les mains de désespoir, puisque dès qu'il me touche, je me sens dénuée de force... »

Elle retourna sur ses pas, se dirigea lentement, silencieusement, vers la porte de sa chambre donnant sur la terrasse, puis s'arrêta au moment de la franchir, paraissant enfoncée dans ses réflexions au sujet du problème à résoudre. Tout d'un coup, elle eut un geste brusque et s'écria:

— Ah! Zut!...J'en ai assez! *m'pas rinmin angnin embêté'm!*

Là-dessus, elle rentra dans sa chambre, se défit de son peignoir et du reste, les remplaça par une chemise de nuit en voile mauve et qui était courte comme une veste, puis se coula entre ses draps.

Elle s'endormit aussitôt et ne se reveilla qu'au jour.

De son côté, M. Hellénus Caton était encore bien plus agité que sa femme, qui, elle au moins, avait une philosophie et put avoir raison de ses préoccupations par un mot énergique et bref: « Zut! » - et par là conquit le sommeil. Mais M. Hellénus Caton n'était pas homme à atteindre cette hauteur. Poursuivi, hanté, obsédé par une idée qu'il avait condensée dans un mot: « Demain! », il ne trouva rien pour le chasser et passa toute la nuit à se tourner et se retourner dans son lit sans arriver à s'en débarrasser. Ce fut à peine s'il parvint à dormir une heure de temps et encore de quel sommeil tourmenté, troublé, haché! Aussi, lorsqu'il entendit l'horloge voisine sonner quatre heures, se jeta-t-il hors de son lit avec un empressement de jeune homme! Après quelques ablutions sommaires, il passa son « négligé » du matin, consistant en un veston et un pantalon de toile bleue rayée, d'une paire de vieux souliers à élastique et de sa casquette à carreaux si épaisse qu'elle eut fait le bonheur d'un Russe en Russie, mais étant incapable de faire celui d'un Haïtien sous les Tropiques. En s'habillant, il ne répétait plus « Demain! » mais: « Aujourd'hui! c'est aujourd'hui ce soir! », — c'était tout ce qu'il y avait de changé, - et se promettait d'aller faire tout à

l'heure, une longue promenade par le haut de Lalue, le Bois Verna, Turgeau et à travers Peu-de-Chose.

Bièvement il fut prêt et descendit réveiller la bonne, afin qu'elle lui préparât son café; et en attendant qu'elle fût en mesure de le servir, il se mit à faire les cent pas sous la galerie de droite, en pensant que ce serait aujourd'hui qu'il aurait la révélation du grand secret que cachaient les flancs de sa propriété : « Aujourd'hui... Aujourd'hui! »

Tout d'un coup, il s'arrêta net dans sa marche, frappé par un phénomène qui venait de s'offrir à sa vue: il y a avait de la lumière chez M. Brion !

— Il doit être malade, se dit M. Caton, car depuis des années que nous sommes voisins, c'est la première fois que j'aperçois de la lumière chez lui à cette heure. En sortant, tout à l'heure, il faudra que je demande de ses nouvelles à Napo.

M. Caton, ayant l'esprit ainsi occupé, avait cessé d'être travaillé par l'obsession qui le tracassait depuis la veille. A un état nerveux qui touchait à l'hébétude succéda une disposition d'âme normale qui laissait ses nerfs dans un repos relatif.

Sur ces entrefaites, on lui servit une tasse de café qu'il but à petites gorgées; après quoi il alluma un cigare, puis, saisissant son cocomacaque, il s'engagea dans l'allée.

En approchant de la sortie, il remarqua que la maison de M. Brion n'était plus éclairée et il vit M. Brion en personne qui remontait tranquillement l'avenue qui n'en est pas une, - puisqu'aussi bien elle n'est pas bordée d'arbres, - sans trop se presser.

— Il n'est donc pas malade, se dit M. Caton, et son allure n'est pas celle d'un homme qui fait une promenade. Où va-t-il, comme ça?

Du temps que nous étions les maîtres chez nous, j'aurais pensé que M. Brion est engagé dans quelque conspiration politique. Mais maintenant...

Tout en faisant ces réflexions, M. Hellénus Caton suivait M. Brion qui le distançait de vingt pas au moins sans qu'il y eût chez M. Caton aucune intention arrêtée de filer son noble ami. Cependant, il le filait, sans le vouloir, machinalement, entraîné plutôt par le mouvement en avant de l'autre, tout ce que l'on voudra; mais si la vérité n'est pas une leurre, il faut bien reconnaître que M. Brion était pris en filature par M. Hellénus Caton. C'était si exactement cela, que M. Caton qui était plus

guidé par le complet palm-beach clair de M. Brion que par la clarté blasarde et trop espacée des lampes électriques, perdit bientôt de vue M. Brion lorsque celui-ci s'engouffra dans la ruelle Louis Roy-Dupuy. Alors M. Hellénus Caton brûla la distance qui le séparait de la ruelle sus-dite où il arriva tout suffocant et eut juste le temps d'apercevoir la forme claire qui se noya aussitôt dans le gris du matin. M. Caton reprit sa course et ne diminua son train qu'après avoir constaté que la forme claire qu'il poursuivait venait de disparaître dans l'avenue du Bois-Verna, - autre avenue non bordée d'arbres et qui n'en est pas une de plus, par conséquent. - et qu'il atteignit bientôt. Mais là, il ne vit plus rien, ni par en haut ni par en bas.

— Tonnerre ! s'écria M. Caton, j'ai perdu sa trace.

Alors, sans autre boussole que son instinct de limier, il remonta l'avenue vivement. Le jour se montrait déjà dans sa pâleur un peu crue. En passant près de la petite rue où se trouve le chateau de notre ami Pradel, M. Caton y jeta un coup d'oeil et vit M. Brion qui continuait à déambuler, le chapeau à la main. M. Brion traversa le pont, laissa à sa gauche la chapelle Saint-Louis, et alla déboucher à Turgeau, - autre avenue non avenue, - qu'il redescendit lentement. M. Caton restreignit sa marche et continua à le suivre.

En arrivant devant le Sacré-Cœur, M. Brion s'arrêta et parut hésiter s'il prendrait à gauche ou à droite. L'orbe du soleil commençait à s'élèver derrière les collines de Bourdon; et prendre à gauche eût été s'engager dans Peu-de-Chose avec bientôt le soleil dans le dos; M. Brion ne consentit pas à gâter son footing promenade et il prit à droite, rentrant chez lui par l'autre partie de Turgeau et le Chemin des Dalles.

Ce fut alors que M. Hellénus Caton comprit que M. Brion s'était offert le luxe d'une petite promenade, ce qui était son droit, et le patriote rougit du honteux espionnage qu'il venait de pratiquer et qu'il ne regretta pas, - car en regagnant, d'un pas majestueux, sa demeure, il s'était trouvé guéri de l'obsession qui le tourmentait depuis la veille.

En rentrant chez lui, M. Hellénus Caton mangea copieusement une omelette au jambon et un bifteck, puis s'allongea dans sa chaise-longue, après s'être muni du livre de Vacherot sur la *Démocratie*, et dormit jusqu'à midi où l'on dut le réveiller pour le déjeuner. Là, encore il fit son devoir! tout son devoir! Après quoi, il se rendormit, toujours avec

Vacherot comme somnifère, et se réveilla vers les quatre heures. Alors, il prit, un bain, s'habilla et se disposa à aller chez M. Brion où « l'audience » lui permettrait d'atteindre sept heures, moment où Pablo viendrait faire les calculs qui lui donneraient un trésor, - pour commencer...

VIII

- Je vous affirme qu'ils s'en vont!
- Et moi, je vous répète, - qu'ils ne s'en iront pas
- Qui ça? demanda, de l'allée, M. Delhi qui arrivait dans l'intention d'enlever M. Brion, - pour Pétionville.
- Nous parlons des Américains de l'Occupation -les « marines », comme on les appelle, répliqua M. Renaudin.
- Et où s'en vont-ils?
- Dans leur sale pays à préjugés qu'ils n'auraient jamais dû quitter , fit M. Hellénus Caton, avec dédain.
- Et bien ! qu'ils foutent le camp! J'y applaudis frénétiquement ! exclama M. Delhi, en serrant les mains des amis qui étaient assis sous la galerie de M. Brion. Après quoi, il se jeta dans une chaise-longue et réfléchit quelques secondes. Puis, reprenant son sang-froid; il ajouta:
- Au fait, sur quoi vous basez-vous, Hellénus, pour appuyer votre affirmation?
- Mais sur ce que tout le monde le dit... et puis quelque chose, en moi, crie qu'ils s'en vont!
- Je vois que vos sources d'information sont inexistantes, dit M. Delhi. J'avais pensé que vous aviez reçu des confidences de votre ami Russell.
- Monsieur Russell n'est pas mon ami, éructa M. Hellénus Caton, vexé.
- Bon... bon... ne vous fâchez pas, puritain, on voulait rire, voilà tout.
- Je n'admetts pas qu'on plaisante, reprit M. Caton avec sévérité, lorsqu'il s'agit de la libération de mon pays !— De *notre pays*, Hellénus; dites de *notre pays*, insigna doucement M. Delhi
- Excusez-moi, fit M. Caton toujours sévère, c'est un *lapsus*.

...*linguae*, continua M. Delhi.
 — Parfaitement... *linguae*. Ce n'est pas un *lapsus calami*, n'est-ce pas ?
 — Hellénus, comme vous êtes calé en latin ! J'en suis émerveillé !

...J'en suis émerveillé !

Comme l'eau qu'il secoue aveugle un chien mouillé.

pour parler la belle langue à images de Victor Hugo, ce qu'un poète haïtien, dans un sonnet inoubliable, a exprimé ainsi :

Je m'estompe...

Et mon corps indompté s'éternise en un plan.

Tout cela pour traduire ces trois mots de proses :

« *J'en suis baba !* » Quelle belle chose que la poésie !

— Je ne voudrais pas te contrarier dans l'appréciation littéraire que tu viens d'émettre dit M. Brion, mais il ne semble que l'interprétation exacte du vers que tu as cité, en dernier lieu, serait plutôt : « *m'rété raide !* »

— Je n'en disconviens pas, répliqua M. Delhi, sur ce ton sérieux qu'il savait prendre en parlant des choses plaisantes, seulement tu me permettras de te faire observer que tu soulèves là une question d'esthétique qui peut nous mener loin. Va dans n'importe quelle ville de France et crie : « *J'en suis baba !* » Tout le monde te comprendra; et après crie : « *m'rété raide !* » personne ne saura ce que tu veux dire.

— C'est évident, dit M. Brion, et mon interprétation ne regarde que le vers du poète haïtien.

— Et l'expression française, d'ailleurs vulgaire, que j'ai employée, se rapporte donc au vers du poète français ?

— Parfaitement

— Tu reconnais alors que le vers haïtien qui a toute l'apparence d'un vers français n'est, en somme, que l'expression d'une pensée « en créole » ?

— Mais... certainement.

Ainsi, quand Firmin écrivit : « J'ai tenu un papillon » ! et que Delorme répliquait : « Il a traduit *quimbé !* ». C'est Delorme qui avait

raison (car on ne tient pas un papillon, on l'attrape) et le cas du vers haïtien d'aspect français exprimant une pensée « en créole » est le même que la phrase de Firmin redressé par Delorme ?

— Oui.

— C'est tout ce que je voulais te faire admettre, dit M. Delhi et je te demande pardon de t'y avoir amené par la méthode Socratique. Villevaleix ne pouvait pas digérer notre propos « *flanquer une cale* » qui est savoureux comme tout et qui est autrement expressif que le terme français : « *rosser d'importance* », que l'auteur des *Primevères* donnait comme équivalent à l'expression haïtienne.

— Et ta conclusion ?

— Est que, par l'action du milieu, le français que nous parlons et écrivons n'est pas plus le français de France que l'anglais des Etats-Unis n'est pas l'anglais des îles Britanniques, -et j'ajoute que rien n'est plus ridicule qu'un puriste haïtien... Mais, Hellénus, pourquoi ces signes d'importance ? Est-ce que, par hasard, la littérature vous ferait horreur, elle aussi ?

— Mon cher Delhi, répliqua M. Caton, vous êtes pour moi une *énigme*.— M. Caton prononçait égnime, - nous avons tous les deux les mêmes opinions politiques; comme moi, vous êtes un anti-américaniste enragé, et comme moi un patriote irréductible! Cependant, dès que nous nous rencontrons, vous vous mettez à vous ficher de moi. C'est d'une inconséquence grave, permettez-moi de vous le dire.

M. Delhi se leva et riposta :

— Mon cher Hellénus, je vous prie de retenir ceci pour votre instruction: Ce pays n'a plus d'honneur, plus de vie publique, plus de commerce, plus de souvenirs, plus de littérature, plus de gaieté; tout a sombré devant l'Américain! Mais il y a quelque chose que l'Américain ne parviendra pas à détruire: c'est la bonne humeur de Gérard Delhi! Et quand se produira le Grand Soir, -car j'espère que je serai là, lorsqu'il explosera, le Grand Soir, à la lueur des incendies! - c'est en riant aux éclats que sous une invocation lyrique de Dessalines, je leur flanquerai des coups de carabine à ses étrangleurs des petits peuples, à ces détrousseurs des nations faibles !

— Bravo, Delhi! exclamèrent MM. Renaudin et Hellénus Caton.

— Naturellement, tu ne penses pas comme moi, homme raisonnable, fit

Les Simulacres

M. Delhi, s'adressant à M. Brion.

— Tu divagues, répliqua celui-ci en haussant les épaules, et le plus triste, c'est que tu t'écoutes parler.

— Oh ! je te vois venir, toi, fit M. Delhi se remettant dans la chaise-longue, mais je te préviens que je ne te laisserai pas me couvrir de ridicule.

— Je n'en ai nullement l'intention, mon vieux, c'est là un soin que je te laisse, fit M. Brion.

— Alors, je n'ai pas raison ? nous ne sommes pas dans une situation humiliante.

M. Delhi alluma une cigarette et parut songer un instant, puis se mit à parler comme s'il s'adressait à lui-même.

— En somme, dit-il, notre situation d'avant l'Occupation n'était pas si mauvaise. Nous faisions pas mal de bêtises, c'est vrai, le régime était quelque peu mêlé -vous rappelez-vous, Hellénus, combien vous fûtes cochon avec moi, lorsque vous vous mîtes avec les autres collègues du cabinet pour me faire tomber du Ministère parce que j'étais contre un projet d'emprunt à l'effet de payer des dettes fictives !

— On a fait mieux depuis ! dit M Renaudin. Quoi de plus fictif que la créance Mac-Donald ! Son contrat ? Inexistant. Son chemin de fer ? Une blague. Mac-Donald, lui-même, n'est-ce pas un être imaginaire ? Qui a jamais vu Mac-Donald ?

— Oui, poursuivit M. Delhi, c'était un peu mêlé Il y avait des violences, des vols un peu cyniques, des émissions de papier-monnaie un peu fantaisistes, des *djobs* en douane, ceux sur les travaux publics qui demanderaient une étude comparée, ceux sur les achats de bateaux de guerre, où je vois que nous avons fait école ; ceux sur les fournitires, et ceux sur les commandes, les ordonnances, et ceux sur la ration et la solde et autres enfantillages ; quand cela allait trop loin, nous faisions une petite révolution, quelques individus nantis partaient en exil et d'autres s'installaient dans la place et s'amusaient à leur tour. Evidemment, il y avait la question de fusillade qui n'était pas drôle. Un mot de notre vieux Plésance qualifia heureusement cet état de choses : « C'est une *opérette sanglante* que l'histoire de ce pays ! » Assurément, tout cela était absurde, mais assez supportable.

Les Simulacres

— Ce régime était exécutable, dit M. Brion, car il était contre la liberté.

— Soit ! Les Américains sont venus, qu'ont-ils fait ? Nous ont-ils aidés à rentrer dans le droit chemin ? à pratiquer avec sincérité nos institutions ?

— Oui, le régime des Simulacres...

— Parfaitement. C'était pourtant là le point faible du système haïtien et qu'il fallait redresser. Non seulement ils n'ont rien fait de ce côté, mais ils ont tout gâté, en créant un régime ignoble, - autant pour eux que pour nous, - qui repousse cyniquement le contrôle par des corps politiques qualifiés, légitimes, tout comme le régime haïtien pur l'avait hypocritement banni.

M. Brion riposta :

— Mais ils nous l'avaient donné le régime que tu réclames ! En 1917, il y eut une Chambre et un Sénat élus (tu fis même partie d'une de ces Assemblées), mais avec cette méconnaissance de la réalité et ce goût des Simulacres qui caractérisent la mentalité haïtienne, les Chambres se mirent à déclamer et n'acceptèrent pas d'adapter les institutions à la Convention. Les Américains furent logiques ; ils se dirent qu'il n'y avait rien à faire avec de pareils types, les envoyèrent promener et adoptèrent le système que tu qualifies d'ignoble, mais qui était susceptible de faire leurs affaires. Car, c'est en partie, pour cela qu'ils sont ici, pour faire des affaires. Les Etats-Unis sont une Société économique plus que politique. Je pense que quand ils auront terminé leurs « achievement », ils nous redonneront notre régime représentatif et nous pourrons déclamer tout notre soûl.

— Mais alors, le pays sera ficelé comme un saucisson ! s'exclama M. Renaudin.

— Quel beau thème à gémissements et à déclamations ! fit M. Brion. Ah ! ajouta-t-il, l'éloquence n'est pas près de mourir en Haïti.

M. Delhi avait pris une attitude ironique et souriante, comme si le raisonnement de M. Brion ne méritait que son dédain.

Il abandonna la question principale et attaqua l'adversaire sur un point de détail qui lui avait paru faible.

— Tu oses soutenir, dit-il, que les Etats-Unis sont une Société économique plus que politique. Mais c'est là une hérésie ! Cela pouvait être vrai du temps de notre professeur Boulmy, à l'Ecole des Sciences Politiques, mais cela a cessé de l'être depuis vingt-cinq ans que ce pays

se fourre constamment dans les affaires des autres, au point que la prochaine coalition mondiale se fera contre lui!

— Tu as raison, fit M. Brion, j'aurais dû dire que les Etats-Unis sont une Société économique autant que politique. Ce pays immense regorge de tant de richesses qu'il a aujourd'hui des intérêts considérables partout et que son influence rayonne sur toute la planète, -et il faut faire une politique en conséquence.

— Donc, reprit M. Delhi, ce n'est pas au point de vue économique seulement qu'ils sont venus nous embêter en Haïti, mais aussi et surtout au point de vue politique, si vraiment ils guignent Port-au-Prince comme base navale.

— A propos, est-ce que ce tu as des tuyaux sur cette question de base navale, demanda M. Brion?

— Aucuns, répondit M. Delhi. Mais cela a «suinté», comme tout «suinte» chez nous. Un Américain de mes amis m'a laissé entendre que l'on ne s'occuperaient sérieusement de la Base que l'année prochaine.

— Ah! fit M. Brion, tu as donc des amis parmi les Américains.

— Certainement, répondit M. Delhi, et tout le monde sait que, comme avocat, j'ai pas mal de clients américains, et mes clients sont nécessairement mes amis. D'ailleurs, je les engueule assez souvent et ils trouvent, naturel que nous prenions mal les plaisanteries de leur Gouvernement à notre égard. Je dois reconnaître, la vérité avant tout, que de leur côté, ils ne prennent pas bien les décisions pleines de parti pris, que certains juges de nos tribunaux rendent contre eux.

— Je ne te le fais pas dire, fit M. Brion.

— Un juge doit être au-dessus de toutes les contingences, reprit M. Delhi, son rôle est de juger conformément aux lois sans se soucier des personnes; un juge n'a pas à être patriote ou non; il est juge et c'est très beau. Malheureusement, on ne le comprend pas toujours.

— Ah! si ç'avait été moi qui eus parlé en ces termes! Personne ne répondit à cette exclamation de M. Brion et M. Renaudin, sortit de son silence, pour rattacher la conversation, au point où elle s'était dessouée.

— Pour revenir à la question de base navale, dit-il, il me semble que la conférence de Washington a limité, l'année dernière, les armements navals: un pacte, en ce sens, fut même signé, en Décembre 1921, entre

l'Angleterre, les Etats-Unis la France et le Japon, en vue de la paix générale.

— C'est exact, répondit M. Delhi, mais cela n'a pas empêché l'Angleterre de poursuivre l'exécution des grands travaux relatifs à la base navale de Singapour, au bord de la route la plus directe qui mène de l'Inde au Japon.

— Cela ne regarde que le Pacifique, dit M. Renaudin.

— Mais les Etats-Unis bordent le Pacifique autant que l'Atlantique, répondit M. Delhi.

— J'ai lu dans le *Temps* de Paris, dit M. Brion, un Bulletin politique sur la question, et même l'Amirauté britannique entend que la base navale de Singapour soit si puissante que toute la flotte anglaise, puisse y trouver un point d'appui, et la Chambre des Communes vient de voter une dépense de dix millions de livres sterling à cette fin.

M. Hellénus Caton, depuis longtemps, était redevenu soucieux et paraissait même absent, suivant quelque songe inférieur. Cependant, ici, il haussa les épaules et grogna:

— Nous n'avons rien à voir dans tout ça.

— C'est possible. Il est pourtant à remarquer, poursuivit M. Brion, que les Anglais veulent avoir une flotte capable de se transporter tout entière sur n'importe quel Océan et d'y écraser n'importe quel ennemi, et pour cela, il faut créer des bases, sans quoi le système est condamné à échouer. *Le Bulletin du Temps* est précis sur ce point. Dans ces conditions, les Etats-Unis sont obligés d'avoir une politique en rapport avec la forte conception britannique.

— Pensez-vous toujours que cela ne nous intéresse pas et ne concerne que le Pacifique, lequel depuis le Canal, n'est plus isolé de l'Atlantique?

— Sûrement, les Américains vont se mettre à nous embêter à cet égard! gémit M. Renaudin.

— L'occasion est trop bonne pour qu'ils ne sautent pas dessus! fit M. Caton qui s'était ressaisi un peu.

— Je ne pense pas que ce soit pour nous embêter que les Américains établiraient une base navale chez nous, mais uniquement dans un intérêt de défense, dit M. Brion.

M. Delhi souriait et suivait avec satisfaction les volutes dessinées par

la fumée de sa cigarette montant vers le plafond.
A quoi penses-tu? lui demanda M. Brion.

— Je pense à la prochaine guerre, répondit M. Delhi, et à *la cale* que, dans nos parages, la flotte alliée *flanquera* à la flotte américaine. J'en jouis d'avance ! Et puis, mon vieux, quelle occasion de déclencher le Grand Soir !

— Tu tombes du côté où tu penches, dit M. Brion. Car il se peut parfaitement que ce soit la flotte américaine qui remporte la victoire sur la flotte alliée, -et comme, par la force des choses, nous sommes tenus d'aider, selon nos moyens, nos Grands Amis, une partie de cette gloire rejoignrait sur nous. Quel jour pour Haïti !

— Tu es irritant à la fin, exclama M. Delhi ! Tu prends un plaisir satanique à contrarier tes amis dans leurs manières de voir et tu te plais à décomposer leurs rêves les plus purs. C'est odieux !

— Le sage doit toujours envisager le pour et le contre, dit, en riant, M. Brion.

— Veux-tu que je te dise une chose, exclama M. Delhi, eh bien ! tu n'es qu'un acide !

— Oh ! fit M. Brion, c'est le jugement de Victor Hugo sur Voltaire: « Voltaire est un acide, Mirabeau est une massue ! » Cela ne veut rien dire.

M. Hellénus Caton ayant remarqué qu'une auto venait de pénétrer dans l'allée de sa villa, se leva et prit congé. Il serra mollement la main de M. Brion et énergiquement celles de MM. Delhi et Renaudin.

M. Brion le regarda s'en aller dans le crépuscule et sourit doucement.

— Dire que si, par impossible, un Grand Soir éclatait en Haïti, Hellénus serait resté tranquillement chez lui à faire le malade...

— Mais moi, s'écria M. Delhi avec feu, l'on me verrait dans les rues, tu le sais bien !

— Et moi aussi, s'écria M. Renaudin !

— Oui, dit M. Brion toujours sur le même ton, je le sais, vous, Renaudin, pour prêcher l'apaisement et l'humanité aux énergumènes; et toi, Delhi, pour sauver le plus d'Américains possible !

M. Delhi, qui était la bonté même, ne put s'empêcher de rire:

— Tu sais que c'est vrai, dit-il, je les aurais sauvés tous et toutes, avec ma *volante*. Ce serait plus fort que moi !

— Dans ces conditions, que devient le Grand Soir, fit M. Brion ? M. Delhi s'écria, exaspéré :

— Tu me dégoûtes ! tu n'es qu'un acide ! Puis, se calmant, il ajouta :

— Allons ! filons vers Pétionville ! ma vieille Belle-brune nous a préparé un petit dîner dont je ne te dis que ça ! Renaudin, venez avec nous ! M. Renaudin était sur son départ et avait le chapeau sur la tête.

— C'est impossible, répliqua-t-il, avec une mélancolie acerbe, j'ai femme et enfants, moi ; je ne puis pas les planter là pour courir par-ci et par-là comme vous autres qui n'avez pas de responsabilités dans la vie !

— Merci ! fit M. Delhi. En attendant, nous vous envions ! C'est vous qui êtes dans le vrai !

Et comme M. Renaudin était allé serrer la main à M. Brion qui s'occupait de faire fermer toutes les portes de la maison avec un soin infini, M. Delhi se précipita vers M. Renaudin et dit :

Non, Renaudin, je vous prends avec nous dans l'auto et nous allons vous remettre, en mains propres, à Madame Renaudin que, pour ma part, je n'ai pas vue depuis quelque temps et à qui je serai heureux de présenter mes devoirs.

En parlant ainsi, il avait entraîné M. Renaudin vers la sortie. Tout d'un coup, il s'arrêta ; et comme s'il avait une grande erreur à réparer, il s'exclama :

— Et Moustapha ?

C'était le second fils de M. Renaudin ; il se nommait Jules, en réalité ; mais M. Delhi lui avait infligé le surnom de Moustapha à cause du type carthaginois de l'enfant et de son gros visage bouffi.

— Jules va bien, répondit M. Renaudin qui ne tenait pas à ce que ce surnom restât à son fils, dont la laideur et la lourdeur d'esprit l'inquiétaient déjà assez.

— Ah ! ce Moustapha ! persista M. Delhi je l'adore, moi, ce garçon ! Tenez, il faut que je lui fasse cadeau d'une bicyclette !

— Non, non ! s'écria M. Renaudin effrayé, gardez-vous en bien ! Ce serait une source d'ennuis pour nous à la maison... Non, non, je vous en prie, Delhi, pas de bicyclette à Jules !

— Un petit fusil de chasse, ferait bien l'affaire de Moustapha, hein ? M. Renaudin avait pâli et répondit :

Encore moins!

Et il ajouta:

Rien, il ne faut rien donner à Jules.

Bon, ça va, on ne lui donnera rien à ce brave Moustapha, jusqu'à
nouvel ordre!

M. Brion, ayant achevé la fermeture des portes et fenêtres de toute sa maison, passait maintenant des instructions à son dévoué domestique, le fameux Napo, ancien commissaire de Police sous l'ancien régime; Napo logeait dans une petite chambre de la cour de la maison qui touchait presque au cabinet de travail de son maître. Ces instructions consistaient en des tournées de surveillance que Napo devait exécuter toutes les deux heures, autour de la maison, durant la nuit, pour empêcher les entreprises des voleurs.

Il craignait pour ses livres, qui étaient tout ce qu'il aimait au monde, comme si les voleurs nocturnes enlevaient jamais des livres!

À-là-dessus, il mit son chapeau, alluma un cigare, puis rejoignit ses amis qui l'attendaient dans l'auto. Napo vint lui apporter son sac de voyage qui renfermait toutes les choses nécessaires à un homme qui serait prêt à partir pour New-York, alors qu'il se rendait à Pétionville pour une nuit.

Et tandis que l'auto démarrait, il s'écria:

Napo, ayez l'œil !



IX

Pablo trouva Céphise dans la grande galerie donnant à l'ouest. Elle était debout, près d'un guéridon, feuilletant une revue de mode « La Femme Chic » et donnant dos à l'entrée. Elle avait pris cette attitude dès qu'elle avait entendu l'auto s'arrêter devant le perron.

Le bruit des pas de Pablo, dans la galerie, la fit se retourner.

Ah ! bonsoir, fit-elle.

Il s'inclina et lui couvrit la main de baisers.

Quand il se redressa, il la félicita de la toilette qu'elle portait et qui était vraiment délicieuse.

Je ne vous ai jamais vue aussi jolie, fit-il, comme en extase.

Et moi, je ne vous trouve pas mal du tout ce soir, répliqua-t-elle sur un ton de franche gaieté.

Le jeune homme était vêtu d'un complet tussor; et ses yeux comme ses cheveux brillaient avec le plus vif éclat.

Cependant, il dit:

J'aurais préféré vous trouver habillée plus en négligé.

Par exemple ! Pourquoi cela, s'il vous plaît ?

Il n'eut pas le temps de répondre. M. Hellénus Caton, de retour de chez M. Brion, était dans la galerie. Il se précipita vers Pablo et lui prit les deux mains:

Mon ami, mon excellent ami, depuis hier soir, je ne vis pour ainsi dire pas, tellement j'attends avec angoisse le moment d'entreprendre notre opération pythique. Est-ce que nous commençons tout de suite ? Le Cubain prit un air mystérieux :

Nous ne pouvons commencer l'opération, dit-il, que vers les dix heures, lorsque vos domestiques et les voisins seront couchés.

Ah ! fit Hellénus, navré.

— Je regrette. Mais ce n'est pas possible avant cette heure.
 Nous allons donc nous mettre à table pour le dîner, fit M. Caton.
 Pablo accentua son air mystérieux:
 — Vous ne pouvez pas dîner, vous; tout ce qu'il vous est permis de prendre, c'est un peu de potage.
 — C'est bon, je ne prendrai qu'un peu de potage.
 — Bien.

Ils passèrent à table. Le potage servi, M. Hellénus Caton le prit avec lenteur.

— Mon cher ami, dit-il, vous ne pouvez pas vous imaginer à quel point j'ai le désir de connaître Manès.
 — Ah! c'est un homme qui ne se déplace pas facilement.
 — Je le sais. Il ne se dérange que pour les Rois, les Chefs d'Etat.
 — Mais si des particuliers y mettaient le prix, il se rendrait à leur appel.
 — Vous croyez?

— J'en suis sûr.
 M. Hellénus Caton devint rêveur et acheva son potage dans un silence absolu.

Pendant ce temps, un petit drame s'était passé sous la table; les pieds de Pablo avaient fait tout ce qui leur était possible pour rencontrer ceux de Céphise et n'y avaient pas réussi. Des yeux, tendrement, le joli homme demandait des explications et un peu de pitié, mais Céphise lui répondit par un regard plein d'innocence.

Pablo n'en fut que plus amoureux.
 M. Hellénus Caton, condamné à ne pas manger, s'était croisé les bras, stoïque, ne donnant aucune attention aux propos qu'échangeaient Céphise et Pablo et qui lui paraissaient autant de futilité: ils parlaient de l'amour et expédiaient les autres plats du dîner avec le bel appétit de la jeunesse.

Pablo conta l'histoire de son Epitacio, disant que, dans son pays, l'amour, est une affaire très sérieuse, que les enlèvements y étaient fréquents et qu'il avait le regret de constater qu'il n'en était pas de même en Haïti.

Ici, M. Hellénus Caton suivant l'idée qui l'absorbait, demanda:
 — En réalité, de quelle couleur est-il?
 — Qui?

— Manès.
 — Oh! bien, vous savez, il est blanc.
 — Quel âge?
 — Soixante-cinq ans.
 — Avec de la barbe? Car je le vois avec de la barbe.
 — Oh! si, beaucoup de barbe.
 — Noire?
 — Si fait, noire.
 — De grande taille?
 — Tenez, il a votre taille et votre corpulence.
 — Vraiment?
 M. Hellénus Caton était vivement flatté d'avoir la corpulence et la taille d'un homme extraordinaire comme Manès.
 — Est-ce qu'il est marié?
 — Si fait.
 — Combien d'enfants a-t-il?
 — Douze.
 — C'est donc un patriarche, fit Céphise?
 — Vous l'avez dit, madame, et quand je vous apprends que Manès est le père de douze enfants, j'aurais dû préciser que ces douze enfants sont tous du sexe masculin.
 — C'est admirable! Et tous de la même mère?
 — Parfaitement! Manès est un saint: il n'a jamais connu d'autre femme que Tété.
 — Quel drôle de nom! exclama Céphise, en riant.
 — A Cuba, nous appelons Tété toutes les dames ou demoiselles dénommées Térèsa. C'est leur petit nom.
 — Ah! c'est très bien, fit Céphise. Et ce qui est encore mieux, c'est l'exemple magnifique que donne Monsieur Manès à ses admirateurs d'avoir été toute sa vie l'homme d'une seule femme.
 — Oui, c'est un bel exemple! émit M. Hellénus Caton, avec gravité.
 — Assurément.
 En bavardant ainsi, l'on était arrivé au dessert dont on régla le compte en moins de cinq minutes.
 Pablo alluma une cigarette et offrit un cigare à l'admirateur de Manès.
 — Je peux fumer sans inconvénients, demande Hellénus avec une

Pablo, mais un seul cigare, _ pas deux!

Assuré, M. Hellénus Caton alluma son havane en toute tranquilité d'âme.

Puis l'on passa au salon. Céphise se mit au piano et joua *Mon Homme*, mais beaucoup trop vite. Pablo qui touchait un peu, exécuta avec lenteur deux ou trois *danzon cubains* qui furent appréciés. L'on atteignit ainsi neuf heures et demie.

— Nous pouvons commencer, dit M. Caton, car tous les domestiques sont couchés et il n'y a pas de lumière chez les voisins.

— Je suis à vos ordres, dit Pablo qui sortit de sa poche un petit *carnet rouge* qu'il affecta de consulter avec une attention soutenue. Céphise y envoya un coup d'œil.

— Quel drôle d'écriture, exclama-t-elle!

— Ce sont des hiéroglyphes, fit Pablo, négligemment.

Et il passa l'objet à l'époux de Céphise.

M. Hellénus Caton feuilleta le carnet avec un saint respect puis le remit, avec précaution, à son propriétaire; et comme il n'y comprenait rien, il fut pénétré d'une admiration profonde.

A partir de ce moment, le Cubain prit le commandement absolu de cette maison, - commandement qu'il exerça avec autorité et avec le plus grand calme. Céphise elle-même, qui était sur ses gardes, en fut impressionnée.

Pablo, maintenant, était debout au milieu de la baie séparant le salon de la salle à manger. Soudain, il s'écria:

— Que Madame Caton regagne en silence sa chambre et se couche immédiatement! Je lui souhaite une bonne nuit! Monsieur Caton peut l'accompagner et doit redescendre sans retard avec une serviette de bain!

Le couple s'engagea docilement dans l'escalier et disparut. Au bout d'un instant, M. Hellénus Caton revint avec une serviette sur le bras.

— Fermez toutes les portes et fenêtres, moins celles du salon ! ordonna Pablo.

Le maître de la maison obéit.

— Eteignez la lumière partout, excepté au salon où vous ne laisserez que la *bombilla* près du piano!

— *Bombilla?*...interrogea timidement M. Caton

— L'ampoule, quoi!

— Ah ! très-bien...

Et M. Hellénus Caton tourna tous les commutateurs du rez-de-chaussée, moins celui qui se reportait à l'ampoule près du piano; après quoi, il retourna près du chef, attendant ses derniers ordres.

— Maintenant, allez vous *purifier*!

— Comment: « me purifier » ?

— Oui, allez vous baigner dans votre grand bassin !

Il n'est pas nécessaire que vous restiez dans l'eau *plouss d'oune minoute*!

M. Hellénus Caton s'inclina, sortit par la porte de gauche du salon, traversa la galerie puis le parterre, gagna le bassin, se déshabilla, après quoi il plongea dans l'eau, - cela, à dix heures du soir, par une âpre nuit d'avril.

Pendant ce temps, M. Pablo Alcantara accomplissait une reconnaissance, - il s'était précipité dans l'escalier; arrivé à l'étage supérieur de la maison, il avait cherché et trouvé la chambre de Céphise; il fit une courte communication à la jeune femme, puis s'en alla. Il rejoignit M. Hellénus Caton, au moment où celui-ci sortait du bain.

Essuyez-vous sans perdre de temps, fit-il, en lui passant la serviette. Cela fait, M. Caton se disposait à se rhabiller.

— Non ! dit l'autre. Le rite n'est valable qu'autant que vous restiez dans l'état de nature ! Venez !

Et ils sortirent du bassin; Pablo ferma la porte et mit la clé dans sa poche, - enfermant ainsi tous les effets de l'admirateur de Manès.

La nuit était blanche, tranquille et fraîche. Dans le ciel nacré, la lune rayonnait dans toute sa splendeur laiteuse.

— Vous allez vous placer au milieu du parterre, dit Pablo, et vous resterez à observer l'astre-dieu, jusqu'au moment où je vous appellerai.

— En quoi consistent ces observations?

— Elles consistent en tout ce que vous aurez remarqué; si, par exemple, des nuages cachent l'astre un instant, vous devez le noter et retenir le

... de fois que le phénomène se sera produit. Enfin, vous fixerez dans votre mémoire tout ce qui aura frappé votre esprit relativement au cours de la nuit.

— Je n'ai pas de prières à prononcer.

— Non, c'est moi qui les prononcerai, les prières, dans le salon où je vais me tenir. J'aurai à dire sept-cents fois chacune des sept oraisons du carnet rouge de Manès.

- Combien de temps la cérémonie durera-t-elle?
- Une heure...une heure et demie au plus.
- Bien.

Et comme le néophyte se disposait à aller occuper, parmi les fleurs, la place qui avait été désignée, M. Alcantara esquissa un geste onctueux:

— Attendez, fit-il. Je ne dois pas vous voir dans l'accomplissement du rite, et personne ne doit vous voir.

Vous commencerez dès que vous me verrez entrer dans le salon et fermer la porte qui donne sous la galerie. Allons, à tout à l'heure et soyez ferme!

— Comptez sur moi !

Le Cubain fit comme il avait dit, seulement après avoir fermé la porte donnant sous la galerie, au lieu de se mettre à débiter les prétendues oraisons de Manès, il monta retrouver Céphise avec qui il passa une heure inoubliable, dans un lit tiède et parfumé, -tandis que M. Hellénus Caton, nu, tel un bronze antique, se tenait debout au milieu du parterre, dans la nuit froide et argentée, contemplant la lune avec obstination...

Soutenu par la foi, le patient supporta avec fermeté l'épreuve à laquelle il avait été soumis; et quand, au bout d'une heure et demie, arriva la délivrance, il était demeuré inébranlable dans son attitude de dieu méprisant les intempéries.

Au temps fixé, la porte du salon donnant sous la galerie, en face du parterre, s'ouvrit et une voix cria:

Monsieur Caton, retirez-vous sous l'auvent du bassin et je vous rejoins tout de suite.

La statue de bronze se mit en mouvement et lentement gagna l'endroit indiqué. Presqu'aussitôt, M. Pablo Alcantara se trouva près d'elle. Il ouvrit la porte du bassin et désignant les vêtements épargnés sur un

banc, il dit:

— Habillez-vous vite, Monsieur Caton, car vous devez avoir froid.

— Un peu, dit l'autre.

— Cela a bien été?

— Excelllement. J'ai vu des choses extraordinaires.

— Je n'en suis pas étonné. Mais vous me conterez cela plus tard. Toutefois, il est nécessaire que je vous avertisse que Madame Caton doit ignorer ce qui s'est passé.

— Cela va sans dire. Un rite est un rite.

— C'est ça. Vous êtes prêt?

— Oui.

— Rentrons alors.

Quand ils arrivèrent dans la maison, Pablo donna la lumière, puis ouvrit lui-même les portes de la salle à Manger. M. Caton alla dans l'escalier et voulut appeler sa femme. Mais Pablo l'arrêta.

— Laissez-la se reposer, dit-il.

Et ouvrant le buffet, il prit ce qu'il lui fallait et se mit à préparer un grog américain bien chaud pour son ami, son grand ami. M. Hellénus Caton avala le grog le plus rapidement qu'il put et se sentit renaître.

— Vous savez que maintenant... vous pouvez manger, fit Pablo avec tendresse.

— Merci, mon ami, merci...j'ai, en effet, bien faim.

Pablo sortit du garde manger du rôti froid, mit un couvert et servit son grand ami avec un dévouement touchant.

— Et vous, Pablo, vous ne prenez rien? demanda M. Hellénus Caton avec un regard plein de reproche.

— Si, répondit l'autre, je vais m'offrir un verre de vin blanc, après que vous aurez bu vous-même

Pablo versa du Grave à son grand ami et se servit ensuite.

— Que vous êtes aimable! A votre santé, Pablo!

— A la vôtre! mon grand ami, et à la réalisation de vos désirs les plus secrets!

— Merci, Pablo, merci!

M. Hellénus Caton, s'étant remonté de la manière qu'on vient de voir, poussa un long soupir.

— Un cigare? fit Pablo.

— Eh bien! répondit M. Caton, j'ai constaté que des nuages masquèrent quatre fois la face de la lune pendant le temps que je suis resté dans le « jardin ».

Pablo écrivit «N° 1. -4 fois nuages sur lune», puis s'interrompit:

— Epaisse ou légères, les nuages, les quatre fois?

— Légères.

Il ajouta: «légères» puis ferma le calepin et le remit dans sa poche.

— Et les choses extraordinaires dont vous m'avez parlé?

— J'aurais du dire: «une chose extraordinaire», c'est bien assez

Quelle est-elle?

— Eh bien! mon ami, j'ai vu Manès tel que vous me l'avez décrit, entre la lune et moi, comme je vous vois en ce moment, de l'autre côté de cette table.

Le Cubain ne put s'empêcher de sourire.

— C'est bon, c'est bon, fit-il.

— Vous ne notez pas ce phénomène?

Pablo se toucha le front de son index:

— Si fit-il, et j'en tiendrai compte.

— Qu'attendez-vous pour commencer les calculs?

— Mais nous n'avons pas fini! Les expériences, dans le cas qui nous occupe, doivent être au nombre de sept! c'est sur le total des observations multipliées par sept que nous obtiendrons le résultat favorable ou non que nous cherchons. Or, nous n'avons jusqu'ici qu'une séance à notre actif.

— Je dois donc me soumettre encore six fois à l'épreuve de cette nuit?

— Parfaitement. Je vous ferai remarquer toutefois que si vous vous soumettez à une épreuve un peu rude; de mon côté, je travaille aussi, vous ne devez pas l'oublier.

— Je ne l'oublie pas. Seulement j'avais pensé... à tort, je le reconnaiss, - qu'une séance unique eut fait l'affaire.

— Qui veut la fin doit vouloir les moyens.

— Oh! je ne discute pas, et comme dit l'autre, j'irai jusqu'au bout!

— Et moi aussi!

Là-dessus, M. Pablo Alcantara serra vigoureusement la main de M. Hellénus Caton et prit congé de lui, en lui souhaitant une bonne nuit. A demain, Pablo! fut toute la réponse de M. Caton.

jardin, - tandis que le petit étranger était enfermé avec Madame, dans la maison.

Les Ancelin étaient les voisins de gauche du ménage Caton.

Mais les voisines de droite, les dames Jean-Bart, personnes respectables, avec lesquelles Céphise allait au Cinéma tous les dimanches, déclaraient que ces propos étaient des calomnies; que si tout cela était vrai, elles l'auraient su et vu, et comme elles n'avaient rien vu de semblable, tout était donc faux. Les dames Jean-Bart s'étaient attribué, depuis de longues années, la police morale non seulement du quartier, mais de la ville; et quand elles défendaient l'honneur d'une dame compromise ou d'une demoiselle imprudente, cela avait une certaine importance, car immédiatement deux partis se formaient; l'un pour, l'autre contre et en dernier lieu, la personne accusée finissait par bénéficier d'un doute plutôt favorable. C'est ce qui advint pour Céphise qui eut encore une autre chance, celle d'avoir trouvé en M. Brion un chevalier aussi inattendu qu'obscurément désintéressé.

Quand Napo vint rapporter les propos de Chéribus à M. Brion, celui-ci, avec les données qu'il avait déjà, ne douta pas une seconde de leur véracité; cependant il répliqua:

Il ne faut pas répéter des bêtises pareilles, M. Hellénus Caton ne saurait être un « macacrièn » et sa femme est honnête; Chéribus était saoul très certainement lorsqu'il a cru voir les vilaines choses qu'il raconte.

Napo se le tint pour dit: et depuis lors, il ne manqua pas de traiter Chéribus de « *soulard* », chaque fois, qu'en sa présence, le cocher se mettait à exposer ce que ses yeux avaient vu.

Les dames Jean-Bart n'avaient pas manqué d'informer Céphise des bruits qui couraient sur elle et de lui dire comment elles l'avaient défendue, - et elles lui recommandèrent de prendre toutes ses précautions contre le petit *pangnol* qui n'inspirait confiance à personne.

Le fait est que Pablo était devenu suspect même à Céphise, - ce qui est l'inévitable sort de tout intrigant; les nombreux et mystérieux tête-à-tête que se ménageait le Cubain avec Hellénus; l'attitude cachetée de celui-ci vis-à-vis d'elle; et puis... et puis elle avait vu!

Elle avait vu, lors de la dernière nuit d'épreuve, tout de suite après que Pablo l'eut quittée, elle avait vu, des jalouses de sa chambre, Hellénus

tout nu au milieu du parterre et avait été saisie d'horreur et de pitié en constatant à quel point Pablo avait tourné en bourrique son mari à qui elle était attachée, malgré tout. Elle s'était ressaisie dès lors, et à partir de ce moment, elle repoussa toutes les propositions du Cubain, - lequel lui semblait un être diabolique.

Puis, sa conduite de ces derniers temps lui fut un sujet d'épouvante; le moindre bruit la faisait trembler, elle craignit tout, tant le remords la tourmentait.

Elle pria.

Elle n'avait jamais eu la foi, mais elle était désemparée et faible à ce point que la prière, qui éloigne le malheur, a-t-on dit, lui fit un bien immense. L'image de Celui qui est toute bonté, toute indulgence et toute miséricorde lui pénétra l'âme. Elle alla se confesser, puis reçut la sainte communion.

Alors elle connut la paix du cœur et eut la force nécessaire pour résister aux tentations...

M. Brion savait que Pablo avait pris deux passeports, l'un en son nom, l'autre sous un faux-nom de femme, et se proposait de partir, d'un moment à l'autre, pour Santiago de Cuba, par un des vapeurs de « l'Empresa Naviera »; il savait, en outre, que M. Hellénus Caton avait hypothéqué une de ses grandes halles du Bord-de-Mer, contre une valeur de cinq mille dollars.

Hellénus étant comme envoûté par le Cubain, M. Brion ne doutait pas que cet argent fut destiné à ce dernier qui allait faire ce coup inouï d'enlever Mme Caton et de se faire compter la forte somme par mari lui-même !

M. Brion pensait bien que Pablo ne partirait pas sans venir le saluer et il attendait ce moment pour pénétrer le dernier plan du Cubain. A toutes éventualités, il gardait Napo sous pression, après l'avoir préparé au rôle qu'il lui avait dessiné.

Un après-midi, M. Brion était debout dans sa bibliothèque, feuilletant son Tacite, lorsqu'il aperçut franchissant l'allée de sa maison, Pablo une valise à la main. Immédiatement, il appela au téléphone son ami M. Delhi et lui demanda de venir le trouver avec son auto, mais de ne pas

descendre quand il arriverait devant la grille, de se contenter de corner; puis il alla ouvrir au Cubain qui frappait à la porte du salon. M. Brion répondit froidement à son salut et lui demanda quel était le motif de sa visite. Le personnage était pâle et ses mains tremblaient, mais sans lâcher la valise que M. Brion devina renfermer les cinq mille dollars d'Hellénus.

— Je viens vous faire mes adieux, dit Pablo, je pars dans un instant et je tiens avant de m'embarquer à vous témoigner une dernière fois ma sympathie et à vous exprimer mes remerciements du bon accueil que vous m'avez fait chez vous.

— J'estime, répliqua M. Brion sur un ton glacial et sans lui offrir un siège, j'estime que vous n'avez pas à me témoigner votre sympathie ni à m'exprimer de remerciements, étant donnée votre conduite chez les voisins d'en face, mes amis, et qui est celle d'un malfaiteur.

— J'ai agi par amour, fit-il, en baissant la tête, et vous le savez bien, si d'autres l'ignorent. Je me suis fait aimer de cette femme que j'ai dans le sang; elle m'a accordé ses dernières faveurs et lorsqu'après avoir tout préparé, je lui demandai de partir avec moi, non seulement elle refuse catégoriquement de me suivre, mais encore elle me déclare qu'elle ne m'a jamais aimé; et que, si à un moment donné elle a pu s'oublier, c'est grâce à des maléfices que j'ai réussi à obtenir un tel résultat! Quand j'entendis cela, je vis rouge et j'eus la pensée et la volonté de la tuer. Elle s'en rendit compte et dit avec une résolution calme: « Jamais plus je ne serai à vous, vous pouvez me tuer, comme j'en vois le désir dans vos yeux; mais c'est fini, fini, fini entre nous ». Alors, je sentis que j'aimais plus qu'avant et je demeurai anéanti. Ah! vous les connaissez bien, vos compatriotes.

— Et maintenant, qu'allez-vous faire? demanda M. Brion qui parut n'avoir pas entendu cette dernière exclamation qui était un compliment pour lui.

— Eh bien! répliqua Pablo sur un ton décidé, je l'enlève tout de même. Il faut que le dernier mot me reste!

— Vous voulez enlever une personne qui n'est pas consentante?

— Oui. Et elle me reviendra, car je sens qu'elle est actuellement sous la domination d'une volonté autre que la mienne, quelque prêtre sans doute!

— Où est son mari?

— Je l'ai envoyé à Léogane faire une observation.

— Lunaire?

— Non. Il s'agit d'un arbre à examiner. Il ne reviendra que ce soir. Alors, nous serons déjà loin dans le Canal. Je l'aurai un mot au sujet de l'absence de Mme Caton. Il verra sa femme dans les montagnes de l'Arcahaie pour quinze jours, conformément aux ordres de Manès.

— Pourquoi employez-vous l'intelligence et l'énergie dont vous êtes doué, à faire le mal? Avec de pareils dons, dans la voie droite, vous seriez arrivé à une haute position, c'est moi qui vous le dis!

— C'est l'amour...

— Non. Car vous avez subtilisé cinq mille dollars à Hellénus, ce qui est de la friponnerie.

Pablo devint plus pâle et balbutia:

— C'est pourtant l'amour qui en est encore la cause. M. Brion n'insista pas sur ce point et paraissait préoccupé d'une autre contingence. Il savait que ruser avec Pablo, c'était perdre la partie, aussi continua-t-il son système de domination consistant dans le jeu franc.

— Ecoutez, fit-il, soudain je ne vois pas comment vous pouvez enlever une femme non consentante.

— Par le chloroforme, c'est facile, répliqua l'avantageux jeune homme, et je me suis arrangé pour l'embarquement qui sera un jeu d'enfant.

— Vous n'oubliez qu'une chose, dit M. Brion tranquillement, mais fermement, c'est que je ne le permettrai pas.

Pablo demeura hagard devant cette attitude déterminée d'un homme qu'il croyait détaché de tout et incapable d'agir, par amour du repos et par égoïsme.

Juste en cet instant, une auto arriva devant la barrière: C'est Delhi, pensa M. Brion, tout va bien.

— Enfin, se mit à bafouiller Pablo, qu'est-ce que cela vous fait que je m'empare de cette femme qui ne vous est de rien et que j'aime de tout mon être?

— Cela me fait, répliqua M. Brion, qu'il ne me déplaît pas de défendre la liberté individuelle en sa personne et que c'est un devoir de conscience pour moi de sauver cette pauvre petite femme sans

protection, qui était contente de vivre, et qui, à elle seule, animait de son rire et de sa démarche, ce quartier si triste.

— Comment, la sauver?

— Oui, je veux la sauver, parce que je sais ce qui l'attend. Car je les ai vues, à l'étranger, les pauvres petites haïtiennes, libres, celles-là qui sont parties avec de jolis garçons de votre espèce. Elles deviennent tenancières de tripots ou de maisons de prostitution quand elles ne se vendent pas pour se nourrir et nourrir leur cheri. Alors, sachant cela, je me suis dit que je dois empêcher le crime que vous méditez de perpétrer.

— Écoutez, fit l'aventurier avec une expression homicide dans les yeux, écoutez...

M. Brion l'interrompit sèchement:

— Non. Assez! Vous allez sortir d'ici et vous embarquer sur l'heure, sans quoi je vous dénonce à la Gendarmerie immédiatement et par téléphone, comme escroc et suborneur.

Pablo, blême, suait à grosses gouttes, il reprit sa valise qu'il avait déposée sur une chaise près de laquelle il se tenait debout.

— Inutile, fit-il, je vais m'embarquer. Tout cela est de ma faute, j'ai eu tort d'avoir confiance en vous.

— Insolent! Alors j'aurais dû me faire votre complice!

Pablo de son petit air soumiso, faisait mine de se retirer quand sur un signe de M. Brion, il s'arrêta, tourné de trois quarts vers la sortie.

— Je vous previens, s'écria M. Brion, que je vous fais suivre et vous restez sous ma surveillance jusqu'au départ du bateau; et au premier signal que vous tentez quoi que ce soit, je vous fais *fouquer*...

— *Fouquer?*...

— C'est une expression du temps de nos grandeurs, ça veut dire: arrêter et déposer en prison.

— Je suis à votre merci et je reconnaissais que vous me ménagez beaucoup, dit Pablo. Je vous promets que je renonce à l'enlèvement, mais pour l'autre affaire... et il relata sa valise.

— Oh! fit M. Brion de son sourire fin, il serait indiscret à moi de me mêler d'une affaire d'intérêt que mon ami M. Hellénus Caton vous a confiée. Je ne m'en serais occupé que si vous m'y aviez forcé. Puisque vous promettez d'être raisonnable, je n'ai plus qu'un mot à vous dire:

bon voyage!

L'aventurier sourit, salua respectueusement et s'en alla.

Dès que celui-ci eut tourné le dos, M. Brion appela Napo et compléta les instructions qu'il lui avait données déjà au sujet de la surveillance à exercer sur le Cubain, ajoutant:

— Téléphonez-moi immédiatement si vous remarquez quoi que ce soit de douteux dans ses actions.

Napo s'empara de son coco-macaque et M. Brion le conduisit à M. Delhi, en recommandant à ce dernier de suivre l'auto de Pablo que celui-ci était occupé à mettre en train, et de déposer Napo au Port.

— Comment! s'écria M. Delhi, vexé, c'est pour me demander de conduire ton domestique au Port que tu m'as prié de venir te trouver avec mon « Dodge ». Ah! non, messieurs, vous abusez vraiment de ma complaisance, et cette fois...

— Idiot! dit M. Brion avec tendresse. Sache que tu contribues à sauver une femme qui, sans nous, était perdue à jamais. Je te conterai l'histoire dimanche, à Pétionville. Maintenant, file, car tu vas perdre la piste de l'auto du misérable si tu ne démarres pas à la seconde.

M. Delhi démarra et fila avec Napo qui, en sa qualité d'ancien commissaire de police, espérait bien que l'affaire se terminerait à sa satisfaction, c'est-à-dire que les circonstances le mettraient à même d'administrer à Pablo une magistrale volée, -histoire de se « faire la main » et en même temps de satisfaire la morale.

Après le départ de l'auto, M. Brion rentra chez lui, pénétra dans son cabinet de travail, s'y posta de façon à confirmer tout mouvement d'entrée et de sortie qui pourrait se produire chez les Hellénus Caton, puis il reprit la lecture de Tacite là où il l'avait laissée, comme si rien ne s'était passé.

Vers sept heures, Napo revint et fit son rapport. Le Cubain s'était rendu directement au Port, avait fait la remise de son auto à l'individu qui l'avait achetée, puis s'était embarqué pour ne plus bouger du bord jusqu'au moment où l'ancre fut levée. Ce fut alors seulement qu'il parut tranquille.

— Et comment savez-vous, Monsieur Napo, que le Cubain avait vendu son auto?

Napo expliqua que c'était par suite de l'intervention de M. Delhi, qui

avait exigé que les pièces de la vente lui fussent communiquées. Il a failli même avoir une affaire avec le Cubain qui sut l'éviter.

— Est-ce que M. Delhi viendra ici ce soir?

Napo répondit que non; que M. Delhi était allé dîner à *Sea Side Inn* avec de nombreux amis; que demain matin tout son temps était pris par un concours littéraire de jeunes filles, car il est membre du jury; que demain après-midi, il était engagé pour une partie de tennis à Mariani et que demain soir c'était son tour pour la partie d'échecs chez les Orcel.

— Mon pauvre Delhi, pensa M. Brion, comme il se tourmente pour fuir l'ennui! l'auto ne lui suffit même plus!

— Alors, fit M. Brion à haute voix, il ne vous a pas dit quand il passerait ici?

Napo expliqua que M. Delhi viendrait chercher M. Brion samedi soir et l'emmènerait avec lui à Pétion-ville.

— C'est bien, Napo, je suis content de vous ! Les cinq gourdes et les cinq cigares qui sont sur la table vous appartiennent, prenez les; et allez en paix !

Au moment où Napo se retirait, la bonne vint annoncer que « la table était servie ».

M. Brion passa dans la salle à manger et dîna légèrement, ainsi que cela doit être dans un pays chaud.

Il ne pensait plus à l'incident de l'après-midi, la lecture de Tacite l'avait transporté bien loin dans le passé. Il eut la vision de la Rome de la république qui fut grande et forte et magnifique, puis son esprit fut occupé par l'autre Rome, celle peinte par Tacite qu'il se représenta sur un fond sombre et or qu'on n'oublie plus. Et il songea dans quelle mer de fange peut rouler un grand peuple lorsqu'il a perdu la liberté..

XI

Le danger disparu, Céphise reprit vite sa bonne humeur et son insouciance ou plutôt un air d'insouciance, car l'expérience qu'elle venait d'acquérir lui avait donné quelque sérieux dans le caractère.

Elle avait maintenant une manière hardie de regarder les hommes dans les yeux comme pour les défier.

Les pratiques religieuses qui l'avaient aidée à traverser la crise qui l'avait tant tourmentée devinrent des apparences dès la crise passée, -car elle n'avait pas la foi sincère, profonde, vivante, des vrais croyants, mais une petite foi spasmodique que la peur pouvait faire naître et qui disparaissait avec la quiétude.

N'ayant pas d'enfants pour l'occuper, ni de foi religieuse pour la soutenir et ayant perdu un compagnon dans son mari, -Hellénus était devenu complètement stupide, -elle éprouva un sentiment d'ennui infini.

Le mouvement de la rue qui l'amusait tant naguère, lui parut désormais insane, et le cinéma qui, avant, l'intéressait par dessus tout, l'a sommait maintenant.

L'amour peut survivre au mépris, mais non à la méfiance, - et ce fut cette dernière qui avait tué la passion qu'elle avait ressentie pour l'aventurier. L'individu qu'elle avait aimé était si bien mort pour elle que c'était comme s'il n'avait jamais existé, la faculté d'oubli chez les femmes n'ayant point de bornes une fois qu'elle a cessé d'aimer. Mais Céphise était demeurée en réceptivité, c'est-à-dire que son cœur débordait d'amour, d'un amour sans objet; elle éprouvait comme un grand besoin de tendresse et elle étreignait des fantômes.

Puis, ces fantômes prirent un corps. Elle eût voulu aimer un homme bon, fort, honnête, dont elle serait fier et en qui elle aurait confiance. Elle jeta son dévolu sur M. Brion, l'homme maître de son cœur, se

flatta de le conquérir facilement et se permit des hardiesse folles. Un soir en se promenant sur la route, elle osa entrer chez lui, le taquina et sous prétexte de plaisanter, elle l'embrassa à pleine bouche. Il lui parla raison, et comme il avait une peur écarlate de l'opinion, lui recommanda de ne pas donner prise à la calomnie par une conduite équivoque et que, vu la tendance du public à s'ingérer dans la vie privée des gens, il l'invita à ne plus revenir chez lui.

Elle ouvrit de grands yeux:

- Comment! c'est vous, un homme, qui avez peur d'être compromis?
- Pas précisément. J'ai parlé pour vous.
- Si ça m'est égal, à moi, que l'on me critique!
- Faut pas. L'on doit donner de bons exemples.

Elle éclata d'un franc éclat de rire:

— Vous savez, il y a des gens qui prétendent que vous êtes fou, je vous avais toujours défendu, mais je commence à croire qu'ils n'ont pas tout-à-fait tort.

— Tiens...on dit ça?

— Oui.

— Et vous le croyez?

— Ferme.

— En effet, je suis un fou. Il y a deux mois, lorsque j'empêchai le petit Cubain d'exécuter le plan qu'il avait forgé de vous chloroformer pour vous enlever, et que je l'obligai à s'embarquer seul, et immédiatement!-était-ce là vraiment l'acte d'un homme raisonnable? De quoi me mêlais-je? En quoi tout cela me regardait-il?

Elle s'était dressée debout, très émue, les larmes aux yeux:

— Comment! c'est vous qui m'avez sauvée?

— Tout follement.

— Je m'étais sentie traquée, exposée à un danger imminent, perdue lorsque tout à coup, j'eus l'impression d'être protégée, préservée, sauvée... J'avais cru que c'était Dieu...

— C'était lui! Je n'ai été que son humble instrument.

— Et c'était vous!...Alors, je ne vous suis pas indifférente?

— Personne ne m'est indifférent.

— Vous m'aimez un peu?

— J'ai de l'amitié pour vous.

Elle fit une moue:

— Oh! de l'amitié...

— Oui, de l'amitié...

— Oui de l'amitié, c'est une très belle chose et beaucoup plus rare et durable que l'amour.

Elle vint s'asseoir près de lui, sur le canapé, et appuya sa tête contre l'épaule de M. Brion.

— Oh! fit-elle, je suis altérée de tendresse, de caresses...

— Vous lisez trop de romans *romanesques* et de pièces de théâtre contemporain. Vous parlez comme une héroïne de Bernstein et de Henry Bataille. Faut pas.

— Je crois, en effet, que j'ai trop lu avec passion ces choses. Je ne le ferai plus. Vous me direz ce que je dois lire.

— Oui. Lisez les romans anglais. C'est sain, honnête et intéressant malgré cela.

Elle soupira:

C'est bon, je lirai les romans anglais. Je ferai tout ce que vous me direz de faire. Nous deviendrons de bons amis. Seulement il faudra venir me voir souvent. Qu'est-ce que ça vous fait? Il n'y a que la rue à traverser.

— J'irai vous voir

— Souvent?

— Nous verrons.

En disant ces derniers mots, il se leva et ajouta:

— Maintenant, rentrez chez vous.

Elle se leva, à son tour, et dit:

— Vous avez raison, je m'en vais. Bonsoir et merci!

Comme elle lui tendait la main, il s'inclina et la baissa avec l'apparence d'un tendre respect.

Puis, elle se retira.

Depuis lors, elle ne s'ennuya plus, occupée qu'elle était à conquérir le cœur inaccessible de Lionel Brion, - et à soigner son mari.

M. Hellénus Caton était devenu comme un corps sans âme. Peu après le départ de Don Pablo Alcantara y Toro, le doute entra dans l'âme du patriote par suite d'un propos très hétérodoxe tenu chez M. Brion, comme quoi Manès n'avait jamais existé que dans l'imagination de

Le lendemain, M. Hellénus Caton revint chez l'avocat et lui demanda de lui dire la vérité, toute la vérité, rien que la vérité! M. Brion lui déclara qu'il tenait de Pablo lui-même que Manès n'avait jamais existé, et que, pour sa part, il avait deviné, dès le premier jour, que Manès n'était qu'un attrape-nigauds.

— J'avoue, dit M. Caton, que je ne comprends pas dans quel dessein, ce garçon nous a conté tous les mensonges que vous savez.

— Ce garçon connaissait la puissance des Simulacres sur les âmes sans principes directeurs et dénuées de morale. Et encore, lui, son affaire était assez compliquée, il y a mis de l'invention, une mise en scène et autres fariboles. J'ai vu les Américains manœuvrer le Gouvernement Haïtien avec des moyens beaucoup plus simples et tout psychologiques, -en se servant d'un mot, d'un seul petit vocable jeté ingénument. Ici, nous touchons au triomphe du Simulacre! Ah! les Orientaux sont les grands connaisseurs des âmes de « ceux qui ne sont que pour eux-mêmes », selon le mot de Dante, et leur *Sésame* est d'un symbolisme très profond.

— Oui, dit M. Caton, tout cela est très bien, mais cela ne m'explique pas la conduite de M. Alcantara.

— Ah! nous tombons de la hauteur psychologique à la basse coquinerie. Mais, mon ami, la conduite de Pablo est simple. Il vous a pris dans un piège pour vous soutirer de l'argent, -et autre chose encore, probablement.

M. Hellénus Caton blêmit et protesta avec une audace pitoyable.

— Ce n'est pas vrai, je ne suis pas tombé dans le piège qu'il m'a tendu, -si piège, il y a! -Pas un centime, entendez-vous, il n'a pas eu un centime de moi!

— Je vous en félicite, mon ch^ez Hellénus!

— Et vous, maître, vous êtes-vous tiré indemne de ses serres?

— Oh! moi, fit M. Brion en riant, je n'ai pas été aussi heureux que vous. Il ne m'a chipé que...cinq mille dollars!

M. Caton comprit l'ironie et se mordit les lèvres. Il quitta bientôt M. Brion et se rendit au bureau de télégraphe cabler au consul d'Haïti à Santiago de Cuba pour avoir des nouvelles de M. Pablo Alcantara. Il reçut la réponse vingt-quatre heures après: il apprit ainsi que Pablo était parti pour l'Espagne le jour même de son arrivée à Santiago, à bord

d'un transatlantique espagnol...

A partir de ce moment, M. Hellénus Caton fut travaillé par un chagrin profond; il ne s'intéressa plus à rien, ne parla plus, ne mangea plus ou si peu!

Il passait ses journées dans une chaise-longue, fumant tout le temps d'interminables cigarettes.

Céphise fit tout ce qu'elle put pour l'arracher à ses pensées déprimantes, pour l'égayer; elle perdit ses peines.

Le sujet qui jusque-là l'avait aidé à vivre: le Gouvernement, ses actes, ses non-actes, le laissait insensible.

M. Brion, M. Delhi, M Renaudin vinrent lui faire visite. Il ne répondit que par des monosyllabes aux propos de ces messieurs.

M. Brion revint seul, dans la suite, causait, en sa présence, avec Céphise; mais lui, ne prenait aucune part à la conversation qu'il paraissait suivre cependant.

Il avait énormément maigri, ne prenait que des œufs et du lait. Les médecins avaient tenté divers traitements, sans arriver à obtenir une amélioration de l'état général. Il était de plus en plus déprimé. L'on essaya de le remonter par des piqûres d'électrargol et on lui injecta le sérum Quinton. Il en ressentit à peine un léger mieux physique, mais le moral demeura très atteint.

Enfin un voyage en France fut conseillé. Céphise accueillit l'idée avec satisfaction, après que M. Brion eut déclaré que ce voyage était encore plus nécessaire à Céphise qu'à M. Caton...

M. Hellénus Caton, consulté, ne dit ni oui ni non. Cela lui était égal. Tout lui était égal, maintenant, - et il était clair qu'il faisait de la paralysie générale.

Et le mois suivant, le ménage Hellénus Caton partit pour la France.

XIII

Toutes les sociétés en proie aux Simulacres, entrent nécessairement en décomposition et meurent au bout de peu de temps puisqu'aussi bien elles n'ont pas pour armature le principe vivifiant de la liberté.

Les peuples de l'Orient à qui ce principe manque ne vivent pas, mais traînent leur existence.

On n'établit rien sur la Fausseté et le Mensonge.

Les Américains nous ont donné la paix et l'ordre, mais les Simulacres que leur seule présence avait éloignés, furent rétablis par eux et les dons qu'ils nous apportèrent furent vains et leur œuvre demeura comme frappée de mort?

L'ordre et la paix?

Carlyle l'a dit, - et l'on ne peut mieux dire que lui: « Une brutale léthargie est paisible, la tombe fétide est paisible. nous espérons une paix vivante, non une paix morte !»

Et une paix vivante n'est possible qu'avec la liberté,- toutes les libertés !

En somme, nous n'avons devant nous que des Simulacres, il s'agit de nous préparer à les faire reculer et disparaître,- en cessant d'être des Simulacres nous-mêmes!

Mères haïtiennes, le sort de la Patrie est entre vos mains!

Elevez vos enfants sur cette base de granit de toute éducation: qu'ils sachent obéir et qu'ils apprennent à ne jamais mentir!

Alors, nous aurons des femmes aux vertus cornéliennes et des hommes capables de discipline, d'honneur et de patriotisme viril!

Et l'on nous respectera,- parce que nous nous serons enrichis de qualités morales qui ont toujours imposé le respect, depuis que le

Il existe !
Répondons nos manches, travaillons ! poussons nos fils vers les hautes sciences et que la chimie dans ses applications pratiques n'ait pas de secret pour eux !

Il n'y a de grands peuples que ceux qui respectent les droits des autres ! Dans l'Antiquité, tous les colosses dominateurs croulèrent parce que leur puissance était établie sur l'injustice. Dernièrement, nous avons vu de nos yeux s'effondrer l'Allemagne Impériale et la Russie des Tsars qui croyaient que la Force était tout ! Les Etats-Unis, s'ils doivent continuer leur politique vulpine contre les petites nations; s'ils doivent persister à se constituer les Régénérateurs des Simulacres et les Chaperons des Tarés, eux aussi crouleront, - car la Liberté est une Déesse qui se venge toujours des Fourbes, des Menteurs et des Histrions qui se présentent en son nom comme des Civilisateurs et qui ne sont que les Exploiters des Faibles !

Et les Etats-Unis auront cessé d'être dignes des grandes âmes de Washington et de Lincoln !

Mères Haïtiennes, cultivez vos enfants dans le sens indiqué, et la Patrie ne périra pas ! Le jour de gloire arrivera ! Les Simulacres blancs comme les Simulacres noirs et les Simulacres jaunes se volatiliseront; et nous resterons maîtres de l'Héritage des pères, grâce aux vertus nouvelles, à la science et au courage que vous aurez inculqués à vos fils, - qui n'auront alors plus besoin de personne pour le développement de leur pays par la Liberté, le Travail, les Sciences et les Arts !

FIN.

Fernand Hibbert

"LES SIMULACRES" DE F. HIBBERT
JUGEMENTS DIVERS SUR L'AUTEUR ET L'OEUVRE

1. Quand aux dialogues qui parsèment les romans d'Hibbert, il ne s'agit du reste que de leur reprocher de ralentir l'action. Ce reproche classique porte souvent à faux. C'est d'ailleurs une question de goût et de convention dont s'accommode, par exemple, un Anatole France. Il est préférable de se demander: les dialogues des romans d'Hibbert comportent-ils un certain intérêt ? Nuisent-ils à l'unité, à la beauté de l'œuvre ? Si oui, ils sont superflus. Sinon...ils renforcent la valeur humaine et sociale de l'œuvre...

Henock Trouillot
Les Origines Sociales de la littérature Haïtienne,
Imp. N. A. Théodore, 1962

2. C'est bien dans les livres d'Hibbert, nourris d'observations, chargés de souvenirs d'une époque, périmée qu'il faut aller étudier le femmes frivoles et é cervelées dont la vanité est une cause de ruines morales et matérielles pour leurs pauvres maris acculés à toutes les capitulations de conscience, afin de paraître et tenir le rang. C'est lui qui nous a dépeint le politicien corrompu et lâche de nos époques de bassesses; c'est chez lui que vous trouverez l'explication des compromis malpropres sur lesquels la bourgeoisie assoiffée de jouissance essaie de maintenir son équilibre. Hibbert fut le peintre impitoyable de nos laideurs et de nos vices, mais aussi le guide pudique qui, d'un geste discret, pointa à l'horizon l'aube d'une transformation de valeurs humaines. Je ne connais personne qui, à ce point de vue, l'ait égalé dans le passé.

Jean Price Mars
Une étape de l'évolution nécessaire, 1917

3. Sa peinture de la vie politique est une charge : à l'en croire, l'administration, la justice, le gouvernement étaient entièrement livrés à des primaires, des fantôches, des fâts, des inconscients voués à la satisfaction de leurs appétits grossiers et fermés à toutes notions de bonheur collectif et de solidarité nationale.

Pradel Pompilius, F.I.C.
Manuel illustré d'Histoire de la littérature haïtienne
Ed. Deschamps 1961

... après le spectacle douloureux de l'occupation américaine, il se dresse contre le découragement et il propose des remèdes concrets à notre mal : le développement de nos ressources matérielles, l'expansion de l'école primaire intégrale, une éducation familiale fondée sur la sincérité amèneront d'après lui la fin des "simulacres" causes de tous nos malheurs.

R. Berrou et Pradel Pompilius
Histoire de la littérature haïtienne
Tome II. Editions Caraïbes 1982

5. Dans le livre de M. Hibbert l'auto tient une place considérable. On y rencontre l'Overland de Pablo et la Dodge de Delhi qui songe d'ailleurs à acheter une Buick, Renaudin à au moins une Ford... On y parle exactement 47 fois d'auto et rien qu'à la page 42 on rencontre six véhicules dont un bus et un buggy... sans oublier plus loin la bicyclette de Moustapha, le fils de Renaudin. En vérité, "Les Simulacres" sont un garage avant d'être un roman.

Richard Constant
Cité par R. Berrou et P. Pompilius

6. Hibbert a caractérisé d'un mot la bourgeoisie haïtienne par le titre d'un de ses romans : "Les Simulacres". La façade et les masques cachent mal la pourriture secrète.

Max Dominique
Les Simulacres
Ed. Deschamps 1988

7. Son roman a été lu par tous ceux qui s'occupent de littérature. Les journaux du pays en ont parlé en termes forts avantageux. Les délicats et le grand public s'accordent à louer le mérite de son livre, qui, jusqu'à l'heure qu'il est, reste actuel

Duraciné Vaval

8. Hibbert a horreur de la promiscuité. On a dit de l'œuvre de cet extraordinaire romancier qu'elle représentait une peinture trop sombre de la vérité, qu'elle était d'un réalisme purement destructeur; le reproche est injuste assurément. Plus que Frédéric Marcelin qui a mêlé au roman des gloses sur l'avenir, mieux que Lhérisson qui rit sans méchanceté, Hibbert a ouvert la perspective d'avenir, à son peuple. Dans l'absurde tragédie que représente l'œuvre de Fernand Hibbert il flotte autour des personnages et des choses, un aura de catastrophe qui certifie que rien ne peut durer éternellement. Bien entendu, il est moins verbalement prophète que les autres; quand il fait état de discussions d'idées elles sont surtout relatives au passé, car il n'aime pas jouer à Cassandre. Je tiens personnellement Fernand Hibbert pour un écrivain optimiste, car le pessimisme est tel dans ses romans que du fatalisme de l'histoire racontée se dégage une conviction qu'il ne formule pas: "N'est-ce pas...? C'est tellement affreux, idiot, que ça sautera un de ces jours... Pas vrai?..."

A mon sens Fernand Hibbert a été le seul de nos romanciers d'avant 1915 à prédire implicitement l'occupation Yankee et l'allégnation de notre souveraineté nationale, il l'a clairement écrit entre les lignes. Hibbert n'a pas apporté de contribution formelle spectaculaire, ni quand au style, ni quand à la composition romanesque; discrètement il s'est contenté de bien digérer et d'assimiler l'apport de ses devanciers. Il n'a rien renié mais il a pensé que le contenu si explosif de son œuvre conditionnait une simplicité de moyens. Se contentant de son style limpide comme une source de montagne, sa phrase à la démarche un peu féline fait le reste à l'appui d'une technique narrative éclectique. Hibbert est un romancier qui masque son organon. Ce colosse est l'égal d'Amédée Brun, de Frédéric Marcelin et de Justin Lhérisson, c'est le quatrième mousquetaire du roman réaliste de cette époque.

Jacques S. Alexis
Florilège du romanesque haïtien

9. La nature du drame est très complexe. Il déborde du cadre du foyer et de son entourage : amants, amis et comparses; il s'étend à de vastes questions. Sa politique se mêle à la religion et toutes les superstitions communes à notre milieu. Le tout enrobé de supercheries malhonnêtes, faciles à exercer sur des êtres, pourtant réputés intelligents, mais trop souvent obnubilés par "la présence" de pouvoir magique rodant partout!

L'amour est associé à l'argent et tend même à se confondre avec lui; ce dernier représente ici, le levain principal alimentant les joies et pouvant servir à la réalisation de tous les beaux rêves de bonheur éternel. Ceci n'est pas seulement propre à la société haïtienne, mais disons que l'auteur, en parfait observateur, a su bien le capter et l'appliquer à ses personnages.

Marie Lucie Chancy
préface de "Les Simulacres" - Ed. Deschamps 1988

10. Vu sous son vrai jour, "Les Simulacres" est un acte de foi que n'affaiblit nullement une certaine apparence de désenchantement dont l'œuvre est empreinte par ci, par là. Qui peut en douter devant l'appel plutôt émouvant fait aux mères Haïtiennes par l'auteur, et par quoi s'achève ce livre?

Paulus Sanon
Biographie de F. Hibbert, 1929

BIBLIOGRAPHIE

1. Alexis Jacques Stéphen: Florilège du romanesque haïtien
2. Alexis Stéphen: Notes sur un romancier haïtien: Fernand Hibbert. Hall-Journal Sept 1937
3. Berrou-R. et P. Pomplius: Manuel illustré d'Histoire de la littérature haïtienne, Ed. Deschamps 1961
4. Bellegarde Dantes: La Nation haïtienne, 1938
5. Dorsainvil Roger: Jacques Roumain éd. Présence Africaine, 1981
6. Dorsainvil J. C. Histoire d'Haïti Cours Supérieur, éd. Deschamps
7. Donval Gérald:
8. Fardin Dieudonné: Cours d'Histoire de la littérature haïtienne, tome 3, 2ème fascicule, 1969
9. Fouché Franck: Guide pour l'Etude de la littérature haïtienne, éd. Panorama
10. Jean Eddy Arnold:
11. Gouraige Ghislain: Histoire de la littérature haïtienne, imp. A. N. Théodore 196
12. Hibbert Fernand: Les Simulacres, éd. Deschamps 1988
13. Mathon Alix - Turnier Alain: Haïti, un cas ". " La Société des balonnettes" imp. Le Natal 1985
14. Morpeau Louis: "L'idée qu'on ne comprend pas de F. Hibbert, "Le matin, janv. 1915
15. Pradel Seymour: "Les 2 tendances", Haïti littéraire et scientifique, janvier à mai 1912.
16. Sylvain Georges: A travers la littérature Haïtienne: conjonction # 99, août 1965
17. Thadal Roland: "F. Hibbert au fil de la lecture" le Nouveau Monde, mars 1980
18. Thevenin Joseph: "F. Hibbert a-t-il été un témoin de son temps", Le Nouvelliste Juillet 1962
19. Trouillot Ernst: "Le réalisme de F. Hibbert", conjonction # 103, déc. 1966
20. Vaval Duraciné: La littérature haïtienne, Essais Critiques. E. Sansat et Cie Paris, 1911

ANTENOR FIRMIN

NOTICE BIOGRAPHIQUE

Antenor Firmin est né au Cap Haïtien le 18 octobre 1850. Il est mort en exil, en 1911, à l'île de St Thomas.

Au cours de sa longue existence, Firmin a exercé, 40 ans durant, sur son pays et sur le monde noir une influence extraordinaire, au point d'être considéré, non sans raison, comme l'ancêtre de la négritude.

Il a fait de bonnes études classiques dans sa ville natale et commença très jeune (17 ans) à travailler pour gagner sa vie, tout en continuant à s'instruire. Il sera d'ailleurs, toute son existence un éternel étudiant..

Il tâta dans son jeune âge de tous les métiers : instituteur, employé de douane, comptable dans une maison de commerce étrangère, agent percepteur de la commune, professeur de français, de latin, de grec au collège privé Nelson Desroches. A cette époque, il est déjà apprécié comme polyglotte. Il parle couramment, outre le français, l'espagnol, l'anglais et l'allemand.

A 25 ans, il se jette dans la bataille politique en ralliant le parti Libéral de Boyer Bazelais et d'Edmond Paul. Journaliste, il fonde LE MESSAGER DU NORD. En 1879, sous la bannière de son parti, il

est un candidat malheureux à la députation aux élections législatives.

A l'avènement à la présidence d'Haïti de Salomon, chef du parti National, il laisse le pays, (1883), pour Caracas (Vénézuela), séjourne un certain temps à l'île de St Thomas (Antilles) avant de se fixer à Paris (France) 1884.

Sa réputation d'intellectuel de belle eau l'a précédé dans la capitale française. La même année, patronné par Louis-Joseph Janvier, il est reçu comme membre de la Société d'Anthropologie de Paris.. Il lit Gobineau (De l'Inégalité des Races Humaines) et autres théories racistes qui avaient cours à l'époque . Il est choqué. Il se met au travail, et l'année suivante, 1885, publie son maître ouvrage: de 650 pages : DE L'EGALITE DES RACES HUMAINES qui reçoit un accueil plus que favorable dans le monde scientifique de l'Europe.

C'était le point de départ d'une brillante carrière littéraire, scientifique diplomatique et politique.

Ministre des Finances et des Relations Extérieures de F.Hippolyte (1889) puis de Tirésias S.Sam (1898), Ministre d'Haïti à Paris, Député des Gonaïves (1902), Candidat malheureux à la présidence (1902) en face de Nord Alxis, Envoyé extraordinaire et Ministre Plénipotentiaire d'Haïti à la Havane (1910) et à Londres (1911), Firmin mène une vie littéraire et scientifique intense tout en profitant de ses nombreux exils (1891,1898,1902,1911) pour publier son œuvre :

TABLE DES MATIERES

1. Note de l'éditeur	3
2. Repères Biographiques	5
3. Ce qui se passait en Haïti de 1914 à 1923	8
- Occupation Américaine	8
- Les Prétextes	8
- Les Causes Réelles	9
- Les Termes de références de la Convention	10
- Signature de la Convention	11
- L'Occupation - Les Réactions	11
4. <<Les Simulacres>> ou <<L'Affaire Hellenus Caton>>	12
- Le Récit	13
- L'Aventure de Hellenus Caton et des autres	14
- Les Simulacres de H. Caton et des autres	14
- Les Simulacres :	
a. Du Patriotisme	15
b. De l'Honnêteté	15
c. De la Démocratie	16
d. De l'Amour	17
e. De la Piété	17
5. Actualité de F. Hibbert	18
6. Édition Fardin : Déjà paru - à paraître	22
7. Les Simulacres - Texte Intégral	23
8. Jugements divers sur l'auteur et sur l'oeuvre	
9. Sujets de devoirs	111
10. Bibliographie	115
11. Table des Matières	116
	117